

Université de Marne-la-Vallée
En partenariat avec le CFCPH de l'AP-HP

Master 1P de philosophie pratique
Spécialité « éthique médicale et hospitalière »

LE FILS DU HANDICAPÉ :
LE HANDICAP EN HERITAGE ?

Jean-François JANISZEWSKI
Responsable pédagogique : Monsieur Eric FIAT

Septembre 2009

Table des matières

INTRODUCTION.....	1
Chapitre premier	
LE PARCOURS DU PERE OU LA BEQUILLE PLANTEE	5
Le gouffre de la peur et de la honte, un constat d'humanité.	5
<i>Un corps de douleurs.....</i>	<i>6</i>
<i>Un être de souffrances.....</i>	<i>8</i>
La révolte de l'homme debout ou le perpétuel combat	12
<i>Vaincre les déterminismes.....</i>	<i>12</i>
<i>Bousculer les lois de l'esthétisme.....</i>	<i>14</i>
La « presque normalité » ou le digne réalisme.....	17
<i>Ni chrysalide, ni transparent.....</i>	<i>18</i>
<i>Le leurre législatif.....</i>	<i>19</i>
Chapitre II	
LA TANIÈRE FAMILIALE OU LA BEQUILLE AU PLACARD.....	23
La tyrannie du handicap et le modelage des esprits	24
<i>La règle de plomb.....</i>	<i>25</i>
<i>Le ciment de la compassion.....</i>	<i>27</i>
L'éveil des consciences	29
<i>L'habitude comme remède.....</i>	<i>30</i>
<i>Le handicap comme lumière.....</i>	<i>33</i>
La grâce des disgraciés	35
<i>La joie après les peines</i>	<i>36</i>
<i>La juste mesure de l'harmonie familiale.....</i>	<i>38</i>

Chapitre III

LE FILS PRODIGE OU LA BEQUILLE EN BANDOULIERE	41
L'enfant initié et le père, ce héros	42
<i>L'enfant et l'expérience adulte</i>	<i>43</i>
<i>Le silence, la solitude, l'éveil</i>	<i>45</i>
L'adolescence ou les désarrois de Rodrigue	47
<i>Les défis oubliés de l'adolescence.....</i>	<i>48</i>
<i>Les doutes de Rodrigue.....</i>	<i>50</i>
L'âge d'homme : le handicap revendiqué	53
<i>La grandeur de l'homme qui se choisit : béquille philosophique</i>	<i>54</i>
<i>La responsabilité et autrui : comprendre Chrysippe, enfin !</i>	<i>56</i>
CONCLUSION.....	60
BIBLIOGRAPHIE	63
Index Nominum.....	65
Index Rerum	67

*...Si tu peux rencontrer triomphe après défaite
 Et recevoir ces deux menteurs d'un même front,
 Si tu peux conserver ton courage et ta tête
 Quand tous les autres les perdront ;
 Alors les Rois, les Dieux, la Chance et la
 Victoire
 Seront à tout jamais tes esclaves soumis
 Et, ce qui vaut bien mieux que les Rois et la
 Gloire,
 Tu seras un Homme, mon fils.¹*

INTRODUCTION

Syndromes post traumatiques, dommages collatéraux, blessures par procuration, autant de souffrances vécues à diverses intensités par ceux dont l'un ou l'autre parent a subi un traumatisme, une blessure, un accident. Dans son ouvrage « La déportation en héritage »², Danielle Déon Bessieres témoigne des blessures transmises de génération en génération aux enfants de déportés des camps de la mort nazis et dont il ressort deux évidences vécues comme des blessures invisibles: le silence assourdissant d'une humanité qui refusait de voir et de savoir ainsi que le profond sentiment d'abandon. Ces enfants et petits-enfants seraient donc condamnés à porter l'hologramme honteux d'une étoile jaune au revers de leur manteau et une suite de chiffres tatoués sur l'avant-bras. Si la grande histoire et l'actualité tendent à confirmer ce fait, qu'en est-il des autres, de tous ces gamins, enfants des accidentés de la vie, comme le fils du handicapé physique ?

Sur la côte landaise, pendant l'été, dans un village de vacances pour familles

¹. Rudyard Kipling, *Tu seras un homme mon fils*, Mille et une nuits, 1998, p. 7.

². Danielle Déon Bessieres, *La déportation en héritage*, Anovi, Parçay sur Vienne, 2005.

modestes, un homme et son fils âgé d'une dizaine d'années marchent vers la dune menant à la plage. Le garçon porte un barda typique pour estivants en quête de soleil autant que de fraîcheur. La cadence est lente aux abords de la pente ensablée de la dune. Le père se tourne fréquemment vers l'enfant et semble l'encourager, inquiet de la lourdeur du fardeau.

Le père ne porte rien, il ne peut porter quoi que ce soit. Ses mains, ses bras sont rivés aux béquilles qui l'aident à progresser. Le fils marche derrière son père au rythme de la cadence imprimée dans le sable par les atèles et «la» jambe. L'autre, absente, n'est qu'un segment de ce pantalon de tissus léger, dont la longueur abrégée est fixée à la ceinture par une épingle à nourrice. Le fils suit son père...

A mi-pente, arrive en face un groupe d'adolescents rieurs et bavards. Plus ils s'approchent de l'équipage, plus les voix se font discrètes, jusqu'au silence. Pas un regard ne croise celui du père ou de l'enfant, qui lui, lève les yeux vers le sommet de la dune, espérant capter rapidement la ligne bleue de l'horizon marin. Le père rompt le silence d'un «bonjour, les enfants» doux et amical bien que légèrement essoufflé qui pousse le groupe à répondre prestement et gaillardement au diapason d'une chorale. Le fils lui, ne bronche pas, il ne détourne pas son regard toujours fixé sur la ligne de crête. Tandis que plus loin, les discussions reprennent parmi les adolescents, l'enfant ralentit, jette un regard furtif et neutre à l'arrière, puis reprend son chemin et emboîte le pas dans les «traces» de son père. Enfin, les deux silhouettes franchissent la dune vers la plage, à l'heure où la plupart des vacanciers la quittent.

Dans ce court espace temps, se dégagent plusieurs éléments déterminant pour la démonstration à suivre. Les personnages d'abord : ce père invalide, son fils qui porte l'ensemble des affaires, ce couple improbable qui va cahin-caha dans un équilibre particulier et précaire. Il y a aussi ce groupe de jeunes qui quittent la plage et croisent le père et son fils qui au contraire, s'y rendent.

Ce tableau est symptomatique du vécu de ceux dont le physique handicapé ou bouleversé et parfois meurtri attire les regards gênés, autant qu'il exclut des normalités de la vie quotidienne. Mais il suggère également en filigrane la fierté d'une vie élevée au simple rang de « normale ou presque » de celui qui a domestiqué le handicap avec les siens. L'attitude du fils traduit une réaction mimétique, à la fois

révolte, honte peut-être ou indifférence. Il épouse les mouvements de son père jusqu'à se fondre dans sa silhouette, devenir une deuxième ombre et disparaître, du moins le temps de ce périple à vue des regards inquisiteurs. A ce moment précis, il n'est plus ce gamin semblable aux autres mais un auxiliaire de vie, non contraint certes, ni vraiment volontaire d'ailleurs, mais juste naturellement disponible comme il l'est au quotidien chez lui, dans la bulle sécurisante et protectrice du foyer familial.

Handicap, mot d'origine anglaise signifiant littéralement main dans le chapeau, est défini comme : « *désavantage quelconque; infirmité ou déficience congénitale ou acquise* »³. L'esprit de cette description colle parfaitement à l'ambiance générale de nos siècles relativistes, englués dans le « tolérantisme et la moraline »⁴. Ces anti valeurs résonnent comme des invocations, au détriment des valeurs éthiques qui sont décision, empoisonnant la bonne conscience du fort, libérant le « à chacun son jouir », sur le champ de la conscience morale. Mais la réalité du handicap se mesure surtout à l'aune des contorsions verbales et législatives qui n'ont au fond, rien gommé de cette gêne contrite que le valide éprouve depuis le fond des temps face à la difformité d'un corps ou la non conformité d'un être. Ce « désavantage quelconque » rajoute à l'angoisse du devoir vivre, le défi du devoir être. Il conjugue la différence visible aux douleurs intérieures, au désespoir récurrent, aux doutes permanent, aux regards de l'autre, bref, à la honte. Mais la déficience congénitale ou acquise peut céder face à la volonté. De batailles physiques en combats administratifs, le handicapé devient acteur dans un environnement social dompté, il prospère même en créateur de sa propre famille. La fierté vient alors naturellement, non pas l'arrogance ni le mépris, mais juste la dignité, comme une sage satisfaction. La société a alors beau jeu de récupérer cette « belle réussite » pour s'arroger les lauriers d'un protocole compassionnel érigés en témoin de notre belle humanité.

Mais quelle leçon morale ou éthique peut-on tirer d'un tel parcours ? Quel

³. Petit Larousse, Grand format. Edition 2001, p. 500.

⁴. Dominique Folscheid, *Master 1 : éthique médicale et hospitalière*, Cours 2008 / 2009, p. 44.

héritage nous laissent ces hommes et femmes brisés qui se relèvent pour une vie décente ? Au plus proche d'eux, dans le cercle intime de la famille, les enfants disposent peut-être de la réponse. Ce gamin qui suit et soutient silencieusement son père au détriment des jeux et relations propres à son âge, qui semble porter un fardeau dispose peut-être d'une force supplémentaire. La question revient en fait à celle du bonheur : une vie de handicap produit-elle des effets pervers jusqu'à « désavantager » une descendance ? Le handicap surmonté par le père qui travaille et s'offre des vacances en famille, bouleverse-t-il sa progéniture ? Celle-ci porte-t-elle face à son destin les frustrations, les combats, les victoires et les défaites de ce père « différent » ? La réponse immédiate qui vient à l'esprit est que tout dépend de ce père, comme de tous les pères d'ailleurs. En outre, de l'enfance à l'indépendance, le fils jouera également son propre rôle, bien que marqué du handicap de son père en tant qu'individu dépendant puis libre et disposant d'un regard particulier sur cette béquille.

Comment alors, forger la clef d'une vie aux feux communs des mortels, sous le fer disharmonieux du handicap parental, entre les scories de la honte, de la souffrance et le souffle de la fierté, afin que le fils puisse ouvrir sans peine particulière la porte de son existence d'homme libre et éclairé ?

La démonstration qui suit, bien que normative et théorique, s'attache à proposer une vision des combats successifs que mènent le père en tant qu'individu handicapé, sa famille comme entité concernée et impliquée dans le handicap et enfin le fils dans sa vie propre. Tous sont liés peu ou prou à cette béquille dont il faut à la fois dépasser la réalité, gommer l'appréhension qu'elle suscite et revendiquer cette étonnante spécificité qui mènent au bonheur, ce bien suprême, malgré tout.

Chapitre Premier

LE PARCOURS DU PERE OU LA BEQUILLE PLANTEE

Si, comme le prétend Arthur Schopenhauer : « *La vie de l'homme oscille comme un pendule entre la douleur et l'ennui ; [...] après avoir fait de l'enfer le séjour de tous les tourments et de toutes les souffrances, qu'est-il resté pour le ciel ? justement l'ennui* »⁵, la bornant à une interminable et tragique attente sans objet, il n'y a alors point de salut possible pour les damnés de la terre, les exclus du système, les laissés-pour-compte, les différents, les malades chroniques et autres handicapés. Ces derniers, bannis aux confins de la douleur et de l'ennui, ne peuvent se payer le luxe d'oublier leur corps pour s'accrocher au mirage du bonheur illusoire que peut conférer une bonne santé ou du moins, un corps conforme. Rivés à leurs souffrances, ils seraient donc contraints à l'errance ou à l'immobilité à l'instar du fléau de l'horloge maintenu à la verticale en signe de deuil, plutôt qu'au voyage sensé habiter chaque vie. Pour le handicapé physique, le parcours se limite souvent et malheureusement à l'assistance permanente. Mais a contrario, un caractère, un tempérament, une volonté peuvent, malgré le poids d'un corps ennemi, surmonter les peurs et les douleurs, imposer l'homme plutôt que le malade et gagner le ticket social d'une « presque normalité », atténuant ainsi les affres de la honte au profit d'une légitime mais raisonnable fierté, pour services rendus à sa propre dignité. Ainsi, il lui faudra planter profondément cette béquille maudite pour en faire le grément auquel il pourra s'agripper pour se redresser et retrouver peut-être, une place parmi les siens.

Le gouffre de la peur et de la honte, un constat d'humanité.

« ...Je ne me suis pas rendu compte immédiatement de la gravité de mes blessures. Debout dans ce trou d'obus plein d'eau, immobile je cherchais du regard

⁵. Didier Raymond et Frédéric Pajak, *Schopenhauer dans tous ses états*, Saint Amand Montrond, L'arbalète Gallimard, 2009, p. 15.

mes copains qui m'avaient mis au défi de garder cette grenade dégoupillée le plus longtemps possible dans la main avant de la lancer. Le sifflement strident qui saturait mes oreilles brouillait mes sensations, mais je percevais les cris affolés de mes camarades de jeu. Je ne paniquai pas quand je me rendis compte qu'il me manquait trois doigts de la main droite. C'est en les cherchant que je vis ma jambe flottant dans l'eau saumâtre et que je tombai hurlant à ce moment précis de peur, de folie plutôt, plus que de douleur. Celle-ci, physique et bien que permanente, n'était rien par la suite quand, sorti de l'hôpital américain où l'on me soigna, je fus confronté aux regards des autres, tous les autres, surtout des filles de mon âge. La peur m'habitait constamment, me harcelant de questions : « et maintenant, c'est quoi ma vie, je vais faire quoi de ma vie, quelle femme voudra de moi... ? ». Je pouvais oublier la douleur ou du moins la surmonter, mais ces regards me clouaient de honte. J'avais peur, j'étais seul et perdu, j'avais honte, j'avais quinze ans à peine ! »

Un corps de douleurs

La douleur nous est commune et nous différencie à la fois, en ce que nous la ressentons avec plus ou moins d'intensité et de durée. Mais elle est réelle et en l'occurrence, nos sens ne nous trompent pas : je souffre, je suis. On n'échappe pas à la douleur, il n'y a de refuge ni pour le corps, ni pour l'esprit. Parfois, à force de lutter, puisqu'il est impossible de reculer ou de fuir, l'homme blessé peut négocier, non une trêve, mais la part de lui-même qu'il sacrifiera au mal ; comme un pacte avec le diable. A l'inverse, la prosopopée chrétienne de la souffrance commande à l'homme d'accepter le supplice pour connaître la rédemption, comme la Passion de Christ crucifié en rémission de nos péchés. Et c'est là, au cœur de la douleur, le moment où Dieu habite notre âme, lui donnant un sens comme une épreuve qu'il faut assumer au point de boire le calice jusqu'à la lie. Mais face à la réalité des blessures physiques, le jeune handicapé lui ne peut, au risque d'être contaminé par un dangereux ressentiment contre la vie elle-même, se résoudre aux vertus du dolorisme porté par quelque préjugé archaïque ou dogmatisme religieux. Or, celle-ci, ne veut pas de la souffrance, elle n'attend que le moment où elle en sera libérée. La douleur c'est le mal ; ne dit-on pas d'ailleurs : « j'ai mal ? ». Elle s'insinue, elle occupe

illégalement le corps, elle s'impose, domine, asservit, détruit. Elle cumule omniprésence et omnipotence, sa passivité fait sa force. « *La passivité de la souffrance est plus profondément passive que la réceptivité de nos sens qui est déjà activité de l'accueil, qui d'emblée se fait perception. [...] Ce n'est pas, à vrai dire, par la passivité que se décrit le mal, c'est par le mal que se comprend le pâtir. Le souffrir est un pâtir* »⁶. Ce pâtir est conscience, conscience de la souffrance autant que du soi. Elle porte à décider ce que nous sommes, elle l'éclaire et plonge dans ses racines. Elle lui donne un sens, sans pour autant nous permettre de découvrir son véritable sens. Par ailleurs et à l'instar de l'expérience de la vie, la douleur ne se partage pas. Faut-il alors se résoudre à une condition dans laquelle la vie est un souffrir de soi-même ? L'acceptation passive serait alors comme une fuite et donnerait toute son intensité et sa signification à la Passion, ce chemin de croix sans autre issue que la mort.

Au contraire, il faut la vivre sans la refouler, la porter comme un autre soi-même sur les chemins d'une vie aux rythmes plus lents, aux gestes moins aisés, mais une vie assumée, comme l'ont enseigné les sages anciens : « *La douleur qu'on refoule vous étouffe, elle bouillonne à l'intérieur et se voit contrainte de redoubler de violence* »⁷. « *Il faut tenir tête à la douleur. La question n'est pas tant de savoir si elle est un mal que de s'affermir moralement pour pouvoir la supporter* »⁸. Ce mariage forcé entre le corps et la douleur évoluera comme toutes les unions morganatiques : la Passion s'étiolera pour laisser la place à un semblant d'association contractuelle dont l'issue dépendra des amendements thérapeutiques aléatoires acceptés ou rejetés par l'une ou l'autre partie : un pacte léonin par destination. Mais la douleur n'est pas la seule souffrance. La souffrance est multiforme, elle touche tant le corps que l'esprit et répond à nombre d'agressions comme le soulignait Descartes, à travers ces diverses perceptions des sens, agréables ou non, que le corps ce moi-même tout entier, composé du corps et de l'âme peut ressentir comme

⁶. Emmanuel Levinas, *Entre Nous, Essais sur le penser-à-l'autre, la souffrance inutile*, Livre de poche, Paris, 1991, p. 100.

⁷. Ovide, *L'exil et le salut*, La sagesse des anciens, Anthologie, Arléa, Paris, 2008, p. 83.

⁸. Cicéron, *Devant la souffrance*, *Idem*, p. 79.

« *diverses commodités ou inconvénients des autres corps qui l'entourent* »⁹. On ne peut donc a priori détacher les perceptions charnelles des impressions spirituelles qui marquent l'homme dans sa totalité.

Un être de souffrances

Tout pour le handicapé, qu'il soit aveugle, paralytique ou amputé est agression : la gravité, l'espace, les choses, les autres. Aristote professait clairement : « *Il est d'autres choses encore, dont la privation altère le bonheur des hommes à qui elles manquent : la noblesse, une famille heureuse, la beauté. On ne peut dire qu'un homme soit heureux quand il est d'une difformité repoussante, s'il est d'une mauvaise naissance, s'il est isolé et sans enfants...* »¹⁰. Le regard franc et réaliste du philosophe projette sur les handicaps la lumière agressive de l'appréhension et de la peur que suscitent les différences visibles. Cette distance marquée et pérenne entre valides et invalides enferme le handicapé dans ses propres peurs, nées de sa conditions physique et de l'isolement qu'il subit au cœur même de la cité, alimentées par la honte face aux regards de l'autre autant que de sa propre considération.

La camisole des peurs

Une fois le corps marqué de l'outrage et l'esprit conscient de l'amputation du sens, du membre ou de la mobilité, la peur s'installe comme une émotion brutale et insaisissable. Elle surgit face à un danger sournois dont on ne sait s'il est imminent et réel ou anticipé, voire imaginaire. Mais, au lieu de conduire à la prudence raisonnée, veillant à la sauvegarde d'un individu menacé dans son intégrité physique, la peur vécue par le handicapé bouleverse la hiérarchie des normes, faisant de l'espace, de l'agir et du subir un piège permanent et menaçant. Cette attitude engendre une terreur qui l'oppose à un possible, représenté comme imminent et inquiétant. Cette peur psychologique fondée sur l'anticipation n'offre aucun refuge et tourne inexorablement à l'obsession. Elle s'appuie sur cette référence tragique, vécue dans le

⁹. René Descartes, *Méditations métaphysiques, méditation VI*, Classiques de poche, La Flèche, 2005, p. 231.

¹⁰. Aristote, *Ethique à Nicomaque, Livre 1, Chapitre 6*, Classiques de poche, La Flèche, 2007, p. 59.

passé ou née avec ce corps meurtri. La peur émousse la pensée qui génère, dans une spirale infernale, les éléments constitutifs de l'anxiété, locataire durable de l'esprit, le meublant jusqu'à l'inconscient. Elle mute alors en angoisse, c'est-à-dire éprouvée comme étant sans objet. Dans ce contexte d'oppression permanente, la terreur fondée sur un traumatisme conscient rejoint l'angoisse née de l'inconscient. Le haut devient le bas, les valeurs s'inversent au point se fondre non pas en un, mais en rien. A ce niveau de trouble, le handicapé n'a plus prise sur la réalité de sa vie, happé, broyé entre deux mâchoires étranglant son âme. L'ego se noie dans la négativité à laquelle il s'identifie. *« Une fois que vous vous êtes identifié à une forme quelconque de négativité, vous ne voulez pas vous en départir et à un niveau inconscient profond, vous ne désirez aucun changement positif dans votre vie. [...] La négativité n'est absolument pas naturelle, c'est plutôt un polluant psychique »*¹¹. Et ces peurs, venues du fond de l'âme s'agglomèrent aux outrages du monde extérieur et plus particulièrement de ces autres, semblables en théorie, dont le regard fustige tant par le trait perçant de l'œil, que le jeu des attitudes qui écrasent le handicapé du poids de la honte. La métamorphose s'opère alors. L'individu et ses identités codifiées « hic et nunc », ce moi social encarté et numérisé s'efface, chiffonnés et déchirés dans le regard de cet alter-inégal valide, qui semble ne plus voir que l'objet de la différence. A la peur se mêle alors la honte, attelage tragique qui imprègne inexorablement l'être à travers l'expérience subie de ce voyeurisme destructeur.

Les miroirs de la honte

Selon Levinas, l'homme dépourvu de vêtements n'est jamais totalement nu, car il lui reste la pudeur¹². Ceci est peut-être vrai pour le commun des mortels, disposant d'ailleurs d'une feuille de vigne, mais faux pour l'infirmes dont l'âme à travers le corps est mise à nu, dévisagée, évaluée, décryptée, violée par le regard des autres. Comme ce gamin baissant les yeux devant les jeunes filles de son âge, ne sachant à quoi ou à qui se raccrocher, honteux de son état, de cette identité à laquelle il ne peut échapper, qui gomme l'image de l'enfant, annihile toute perspective

¹¹. Eckart Tolle, *Le pouvoir du moment présent*, Ariane éditions, Outremont, 2005, p. 180.

¹². Eric Fiat, Master 1 de philosophie pratique, *Le bien et les biens, l'opposition à Platon*, p. 7 et 8.

d'avenir, le visse à jamais à sa paire de béquilles, compagnon d'infortune indissociable de son statut d'infirmes. La honte, la honte qui vous colle à la peau, celle ingurgitée de force par l'entonnoir des préjugés, qui vous donne la nausée de vous-même et vous plonge dans un dangereux ressentiment contre votre essence même. C'est ce qu'exprime Jean-Paul Sartre dans cet extrait : « *J'ai honte de ce que je suis. La honte réalise donc une relation intime de moi avec moi : j'ai découvert par la honte un aspect de mon être. [...] Or, autrui est le médiateur indispensable entre moi et moi-même : j'ai honte de moi tel que j'apparais à autrui. Et, par l'apparition même d'autrui, je suis en mesure de porter un jugement sur moi-même comme sur un objet, car c'est comme objet que j'apparais à autrui ; [...] mais je ne saurais être atteint jusqu'aux moelles : la honte est, par nature, reconnaissance. Je reconnais que je suis comme autrui me voit* »¹³. Dans cette occurrence existentialiste et athéiste, Sartre distingue deux modes d'être : le premier incarné par la conscience fondée sur le principe d'intentionnalité, impliquant la présence d'un autre que soi, ou « être pour soi » ; l'autre, parfaite plénitude, c'est le monde, « l'être-en-soi ». Cette même conscience est néantisante, en ce sens que le soi s'exprime dans un jeu à être dans le monde, expression directe du désir ou du manque, un possible ne pouvant jamais coïncider avec « l'en-soi », se rapportant toujours à un autre que soi, un monde d'ustensiles dévoilant l'existence d'autrui. Seule la confrontation des deux cogitos procurerait au soi une extériorité et une nature, lui donnant conscience de lui-même, au sens d'une conscience réfléchie ; alors qu'en échappant au regard, l'individu ne serait que ses propres actes. Mais, dans cette dialectique des regards, tantôt regardant, tantôt regardé, il est des domaines qu'on ne peut s'approprier ou chosifier, blocs immergés de « l'en-soi », lieux secrets où chacun est un et tout à la fois. Cette ontologie phénoménologique fait de la vie une succession de choix libres, découplant l'être et le destin, lui-même indifférent à la personnalité, étranger à son essence.

Or, la liberté n'est pas arbitraire, elle ne peut se départir de l'essence, même s'il convient d'accepter la responsabilité des choix et de leurs conséquences comme

¹³. Jean-Paul Sartre, *L'Être et le néant*, Tel Gallimard, Paris, 1946, p. 265.

expression digne de l'humanité. Par ailleurs, cet existentialisme par l'action est certes conscience, mais « l'être pour-soi » qui perçoit n'est pas contradictoire avec « l'être en-soi » qui imagine et ressent. Les deux consciences sont consubstantielles, comme ce « ... *corps (ou plutôt moi-même tout entier, en tant que je suis composé du corps et de l'âme) peut recevoir diverses commodités ou inconvénients des autres corps qui l'environnent* »¹⁴. L'existence et l'essence sont simultanées. Pris dans le piège de sa difformité ou le carcan de ses blessures, c'est de son propre regard que naissent la conscience et la réappropriation d'un être partiellement effacé, dont les traits esquissés dans l'inconscient, rattachent l'infirme à la nature de ses « (dis) semblables » valides. Le handicapé subit une double peine, celle de son état et celle de son image. Si l'on peut corriger peu ou prou les outrances physiques, il n'y a rien de pire que l'amputation d'un esprit ; il n'y a aucune prothèse pour cela. Ces sévices infligés comme le mépris voué aux intouchables, produisent chez les victimes le ressentiment contre leur propre vie, au-delà même de la honte. Il ne resterait donc finalement et dramatiquement que l'homme du ressentiment, enlisé dans les marécages de la honte et du mépris des faibles pour les forts¹⁵. Pourtant, dans l'enveloppe charnelle et spirituelle de ses souffrances, l'homme infirme n'en est pas moins une personnalité, dont la conscience révèle tout à la fois celle de l'être et la conscience de soi au regard d'autrui. Au désespoir de sa condition il peut alors opposer un caractère, un esprit, un vouloir. Ce vouloir devient alors combat.

Mais nonobstant sa détermination, l'homme infirme se heurte aux réalités d'un monde de préjugés, de croyances diverses et d'abord à un monde matériel dont la conception est dédiée à une humanité valide. Cette force imprimée sur la béquille plantée lui permettra de se relever, symbole d'une renaissance ou du moins, d'une réhabilitation.

¹⁴. René Descartes, *méditations métaphysiques*, *op. cit.*, p. 231.

¹⁵. Référence à Frédéric Nietzsche, *Généalogie de la morale*, Gallimard, Paris, 1985, IIIème Partie, Section 14. « ...grouillent les vers de la vengeance et du ressentiment [...] ; la conspiration de ceux qui souffrent contre ceux qui ont réussi et vaincu... ».

La révolte de l'homme debout ou le perpétuel combat

« ... Malgré la douleur oppressante, la peur permanente qui habitait mon esprit et la honte qui m'accompagnait à chaque contact des autres et de la vision même de mon propre corps, je voulais me battre pour me sortir du piège de cette infirmité. Tout pourtant, me portait à baisser pavillon devant l'immensité du défi : ce monde agressif et inadapté à mon état, ces impressions permanentes d'apparaître comme une curiosité digne d'un musée des horreurs et le poids de cette masse déséquilibrée, asymétrique et trop lourde à trainer pour mes bras frêles d'adolescent. Il me semblait que ce corps blessé réclamait mes efforts, agissant en partenariat avec mon esprit et ma volonté et non pas en simple exécutant d'une raison en révolte contre cette mauvaise et capricieuse fortune. Armé d'un corps blessé mais en vie et d'une volonté déterminée, le plus dur restait à faire : affronter le monde, ses préjugés, ses codes. »

Vaincre les déterminismes

La pire des tortures revient en boucle dans l'esprit du handicapé en de simples questions : pourquoi, pourquoi moi, qu'ai-je fait pour mériter cela ? Se dressant comme une entrave infranchissable à l'idée même de liberté ou plus simplement de libre arbitre, le principe de causalité le condamne à ébaucher une généalogie de faits, de facteurs, de caractères innés ou acquis qui ont façonné sa vie. Pire, antérieurement à sa simple personne, la réflexion peut le pousser à explorer une infinité de causes rattachées elles-mêmes à des antécédents qui se perdent dans une arborescence sans limite. Pourquoi ? Les réponses sont multiples et aussi vastes dans leurs domaines respectifs que sont discutables ou du moins « négociables » leurs fondements.

Au plus près, l'écho des babillages heideggériens de quelque commère en mal de conversation trouble l'esprit d'un premier degré fataliste : inutile de lutter, il faut se résigner à ne rien pouvoir faire, ni même tenter contre le cours des événements. « On n'y peut rien, on est bien peu de chose, c'est comme ça ! ». La résignation comme seule attitude raisonnable, consiste à accompagner le fil du temps, en soldats disciplinés marchant au pas cadencé, rythmé par l'horloge d'un univers linéaire, pour

un voyage limité menant inéluctablement à la mort. Ce déterminisme populaire conduirait donc l'homme en général et l'infirme en particulier à renoncer à toute forme de révolte, de reprise en main de sa vie en actes de responsabilité. « *On conclut que cet homme devait mourir là, que c'était sa destinée, ramenant en scène cette opinion de sauvagerie que les précautions ne servent pas contre le dieu, ni contre le mauvais sort. [...]. Le fatalisme se transforme en un déterminisme théologique. Il reste à disputer si c'est la bonté de Dieu ou la sagesse qui l'emportera. Ces jeux de paroles sont sans fin* »¹⁶. Dieu, le mot est lâché. En effet, toute horloge a son horloger, celui qui conçoit, règle, remonte, relance et peut arrêter le mécanisme qu'il a créée.

Le déterminisme religieux prive l'homme d'une liberté absolue dont est dépositaire le législateur tout-puissant. Au même titre que tout autre élément de la Création, étant, passé ou futur, la brebis handicapée, visible entre toutes au sein du troupeau, est condamnée à vivre une conception passive de la nature dont elle n'est qu'un fruit mal greffé ou tombé prématurément de l'arbre. De surcroît, cette prédétermination s'accompagne d'une prédestination fondée sur le vrai pouvoir de ces dieux : le paradis, sous condition. Si pour les uns, la foi consacre une certitude (Allah est Grand et Mahomet est son prophète), d'autres passent leur dévotion au tamis du doute, à grandes pelletées d'actes de contrition qui ont certes le mérite de donner un sens à leurs actions, mais qui les recouvre d'un sentiment de culpabilité permanente, apanage des illuminés. L'infirme occidental quant à lui, peut s'estimer heureux et privilégié : dernier sur terre, premier au paradis et pour les plus chanceux, l'éventualité d'une rencontre divine où il lui sera commandé : « Lève-toi et marche ! ». Au fond, ces déterminismes là glorifient la mort plutôt que la vie, guettant la faiblesse et la souffrance humaines en habillant les sermons d'une « *éloquence de croque-mort* »¹⁷. Bref, se sentant infiniment petit et impuissant face à l'infiniment grand du cosmos théologique et vulnérable face aux croyances populaires le handicapé n'en a pas pour autant fini avec sa petite finitude bancale. Ni le

¹⁶. Alain, *Eléments de philosophie*, Gallimard, collection Idées, Paris 2001, p. 240.

¹⁷. Alain, *Propos sur le bonheur, LVIII, De la pitié*, Folio essais, Saint Amand, 2008, p. 137.

déterminisme métaphysique, renvoyant tout argument de contingence au rang d'illusion due à l'ignorance humaine, ni aucun paradigme mécaniste et scientifique ne suffiront à apaiser ces incessants questionnements. Piètre consolation de savoir que toute vie relève d'un Destin qui gouverne tout ce qui advient dans la nature, production dont l'extériorité ne dépend pas de l'homme : « ... *tout objet singulier, en effet, est nécessairement déterminé par quelque cause extérieure à exister et à agir selon une loi précise et déterminée* »¹⁸. Prendre les choses comme elles viennent et vouloir ce qui arrive, voilà l'infirmes contraint aux préceptes stoïciens, lui déjà dépouillé par les infortunes de la vie. Peut-être trouvera-t-il alors son salut dans l'acceptation de ce destin par le renoncement à une conception immature de la liberté, en tenant ferme le gouvernail de sa volonté et de ses actions, adaptant sa voilure aux éléments, tout en maintenant le cap du frêle esquif de sa vie, comme le prescrivait Aristote¹⁹. La différence pour le handicapé par rapport au commun des mortels tient à l'état de la coque sur laquelle il prend la mer. Toute décision réfléchie et donc volontaire sur la route à prendre ou le déballastage à opérer ou non au milieu de la tempête est indubitablement influencée par l'armement de ce corps à la proue endommagée ou faussée à l'insu de son capitaine.

Les manœuvres seront donc plus délicates, d'autant que le voyage se heurtera à une nature hostile et inadaptée aux embarcations à fort tirant d'eau. Le monde, la ville, le paysage urbain comme la mer ; une combinaison architecturale dont l'homme s'est accommodé, qu'il tente de dompter sous le vernis d'une esthétique codifiée pour une humanité valide.

Bousculer les lois de l'esthétisme

Chaque handicapé a sa propre lecture des « trois mondes »²⁰ qui l'entourent. Il entretient avec eux des relations paradoxales en ce qu'il semble tout à la fois en être exclus, mais plus dépendant et proche aussi, tant son corps et ses sens ont besoin de

¹⁸. Baruch Spinoza, *Lettre à G.H. Schuller in Œuvres*, Garnier Flammarion, 1955, Paris, p. 303.

¹⁹. Aristote, *Ethique à Nicomaque*, op.cit, Livre III, Ch. 1 à 4.

²⁰. Karl Popper, *L'univers irrésolu, plaidoyer pour l'indéterminisme*, Hermann, 1984, Paris, p. 94. Popper distingue trois mondes : le Monde Un : celui de la nature, le Monde Deux : celui des sentiments et des états affectifs, le Monde Trois : celui de l'esprit et des représentations intellectuelles.

l'appréhender avec une plus grande intimité. Contraint à inventer un langage gestuel très diplomatique pour adapter une gravité plus contraignante à une asymétrie corporelle plus prononcée, il progresse à pas mesurés dans l'espace et le temps. Ainsi, l'unijambiste armé de sa prothèse avance tel le funambule, compensant son équilibre précaire par un contre balancement disharmonieux et répété de sa ligne d'épaules ; ainsi, l'aveugle peignant du bout de sa canne un tableau tridimensionnel et géométrique pour capter la moindre aspérité susceptible de le guider, ou le paralytique monobloc communiquant tel le timonier, dans un langage furtif et à peine perceptible des mouvements de sa paupière. Ces infirmes, membres à part entière du genre humain ont cependant, à travers la lecture du regard d'autrui, le tort ou le « tord » de pousser à l'extrême la dissymétrie insigne du corps humain.

Le handicapé s'est installé dans la conscience collective comme un caillou dans la chaussure, venant gêner notre progression individuelle dans l'histoire de l'humanité à chaque rencontre, à chaque regard échangé, à chaque mouvement d'évitement de ce semblable auquel nous refusons une quelconque similarité. Faut-il atteindre un tel niveau de sagesse pour que le regard fraternel qui est simplement dû à l'infirmes soit si difficile à offrir sans autre intérêt que l'amour du prochain ? Les paroles de Marc Aurèle semblent le confirmer : *« les accidents même des corps naturels ont une sorte de grâce et d'attrait; par exemple ces parties du pain que la chaleur du feu a fait entrouvrir [...] car quoique ces crevasses se soient faites [...] elles ne lassent pas de donner de l'agrément au pain et d'exciter à le manger. [...] C'est ainsi qu'un homme qui aura l'âme sensible et qui sera capable d'une profonde réflexion, ne verra, dans tout ce qui existe dans ce monde, rien qui ne soit agréable à ses yeux, comme tenant, par quelque côté, à l'ensemble des choses »*²¹. Il semble que cette fuite devant l'autre dont la différence nous émeut ou nous gêne, traduise comme une peur d'être happé par notre propre reflet, dans le miroir du sujet que nous imaginons déformant, alors qu'il ne fait que confirmer notre nature. Mais, comme le suggère Marc Aurèle, c'est la désensibilisation et l'enfermement progressif dans nos égoïsmes qui ont provoqué l'éloignement, la déchirure de cette fraternité dont l'unité

²¹. Marc Aurèle, Pensées pour moi-même, Livre III, art.2.

devrait faire le sel. Loin des alibis historiques, des prétextes culturels ou des spécificités géographiques, l'humanité est en quête permanente d'une perfection factice, celle de l'apparence cette réflexivité symétrique, oubliant comme le disait Gaston Bachelard que: « *le moi s'éveille par la grâce du toi* »²².

Cette relation nous la voulons symétrique, rassurante et intéressée. La réciprocité attendue et revendiquée dans le regard de l'autre exclut de fait, de pouvoir s'assimiler au corps difforme de l'infirmes ou de s'imaginer dans un monde sans couleurs, ni forme, sans bruit, sans musique, sans expression compréhensible. Nous refusons de faire nôtres ces autres lectures du monde. Nous sommes pollués de symétrie dans nos vies à toujours vouloir égaler l'autre dans une compétition sans fin ; elle commande jusque dans l'agencement intime de nos chambres à coucher, de nos lits bien cadrés entre les colonnes éclairées de tables de chevet à égale distances de nos corps alignés. La symétrie qui fait pourtant défaut à nos corps devient culturelle et poétique pour se faire plus belle que la beauté elle-même. Félix Ravaisson le déclame ainsi : « *La symétrie est la correspondance des parties qui les rend commensurables les unes avec les autres, car tel est le sens du mot. De tous les êtres, l'homme est celui où la symétrie est la plus parfaite, les parties y étant les plus proportionnées entre elles et avec le tout. [...] Il y faut de plus a dit Plotin, la vie de laquelle témoigne le mouvement. Le mouvement s'estime par le temps et le nombre. C'est ce que dit le mot eurythmie. [...] Le mouvement qui fait bien et qu'apprécie ainsi la sensibilité, c'est la grâce* »²³. Cette grâce relative et mensongère, portée par des siècles d'art voués à célébrer la beauté du corps pour lui insuffler le zéphire de l'esprit, condamne à l'exil tout contrevenant esthétique, comme les handicapés de toutes sortes, exclus du cercle parfait de valides, qui ne portent au fond sur ceux-là qu'un « non-regard » fuyant. S'il s'extasie devant la beauté d'un pain bien doré, à la croute brunie et craquante l'homme commun ne voit que la promesse d'une mie douce et compacte qui égayera son palais et son estomac. La seule contemplation ne reconnaît pas l'essence s'il elle ne se dégage pas du poids des préjugés.

²². Eric Fiat, Master 1 de philosophie pratique, *L'amitié chez Aristote*, op.cit. p. 30.

²³. Félix Ravaisson, *Testament philosophique*, Editions Boivin, 1933, Paris, p. 81.

Que reste-t-il alors au handicapé privé de réponse au pourquoi de son état, fui de ses semblables valides trop attachés depuis des siècles à une extériorité factice ? Il lui reste sa béquille et sa volonté. Edifié sur la dure réalité d'une vie qui s'annonce comme un combat permanent, contraint à inventer un nouveau langage adapté pour son corps ou ses sens défaillants, il devra se contenter d'un statut particulier : la « presque-normalité », un artefact identitaire, sorte de sauf-conduit l'autorisant sous conditions à prospérer dans le monde prétendu « normal ».

La « presque normalité » ou le digne réalisme

« ... La mère ne cesse de crier : « Revenez ici, revenez immédiatement ! ». Mais rien ne perturbe ces bambins à plat ventre sur le sol, les yeux grand ouverts sous le fuseau vide de ce pantalon, attendant une réponse de son propriétaire : « Elle est où ta jambe, tu l'as perdue hein, elle est où ta jambe ? ». J'ai beau rassurer la mère qui ne me regarde même pas. Je leur réponds qu'en effet je l'ai perdue et que je leur serais très reconnaissant de me la rapporter s'ils la retrouvent. Il n'y a rien de gênant pour moi dans cette curiosité innocente. Je comprends aussi le regroupement silencieux et agacé de mes enfants, accrochés à ma taille et mes béquilles, prêts à bondir sur les intrus piaillant tels de petits loups initiés à la défense infuse de la meute. Mais la voix de cette mère qui hurle comme si je représentais un danger, un risque de contamination, tant mon infirmité semblait la révolter ! « Ce n'est pas grave Madame ! » Même ces paroles ne calment pas son hystérie. Cette femme est à l'image du monde dont les principes de d'éducation, de morale ne résistent pas à la réalité. Réalité de la vie qui me revient à la figure, devant mes enfants, comme autant de gifles reçues sans autre motif qu'une paire de béquilles visibles, gifles qu'il faut accepter, relativiser, ignorer, ... »

Bien évidemment, le tempérament, cet ensemble de dispositions organiques innées, déterminera la capacité du handicapé à se relever tout comme la force qu'il imprimera sur sa béquille pour tenir droit et bon face aux éléments. Il devra par ailleurs identifier sa conscience à son corps comme une image de Soi ; une conscience en conquête du Soi au détriment du Moi artificiel : il n'est ni une

chrysalide, ni transparent. Révéler sa personne au monde inhospitalier en faisant coïncider la vie avec le Soi, sans fard, comme une affirmation de sa véritable personne, regrouper les forces même diminuées du corps, de l'esprit et du caractère et prendre avec réalisme les rennes de sa vie, tels sont les travaux herculéens qui attendent l'invalidé. Un monde qui a évolué sur la question de la reconnaissance du handicap, sans pour autant oublier ses démons fantasmagoriques cachés derrière un rideau législatif mité.

Ni chrysalide, ni transparent

Les meurtrissures du corps provoquent à travers la douleur, une communion nouvelle avec cette nature oubliée dans le fatras des superficialités de nos sensibleries. D'abord, elle est mécanique et rejette à la surface épidermique résidus de mitrailles encagés dans les chairs, laissant le soin à son propriétaire d'expulser définitivement l'indésirable éclat. Ensuite, le ressentir réanime cette part d'instinct enfoui dans les racines de notre être et stimule un corps qui ne se contente pas d'exister mais qui est, se rebiffe et prend les commandes d'une alliance transcendante avec l'esprit pour un combat de la vie contre la fatalité. C'est que peut-être, « *Pour lui-même, le corps créateur créa l'esprit comme une main de son vouloir* »²⁴. Ce conatus quasi animal ne se commande pas, il s'impose comme l'instinct pousse la bête à dominer ses blessures sans autre aide que sa propre énergie. Mieux, l'homme meurtri est porté par cette violence immanente qui donne à la fleur la force de percer l'asphalte qui séquestre la graine matricielle pour naître dans la trinité essentielle de la terre, de l'air et de l'eau. Cette naissance surgit comme un cri de révolte, révélant un Soi intact, une douleur extirpée du fond de l'être, telle l'insurrection chantée par le poète « ... *Tu as des yeux : regarde en dedans de toi et sors-toi par les yeux, c'est aussi ça, la Méthode : s'extirper, s'auto-vomir...* »²⁵. Le handicapé ressent l'isolement, il sait que sa mue n'est pas celle de la chrysalide. Le Soi est identité pure. Aucun processus n'en fera un valide parmi les autres, aucun artifice n'effacera au regard des autres cette absence ou cette impotence qui le

²⁴. Frédéric Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Idées Gallimard, 1991, Paris, p. 46.

²⁵. Léo Ferré, *Album Ludwig*, La voyeuse visiteuse, 1976.

singularise. La métamorphose intérieure ne le mènera pas à l'ïmago des papillons aux ailes symétriques. Dans le périmètre restreint de sa liberté, le mutilé devra ériger seul les fondations de son identité entant qu'être unique, mais coincé dans le carcan de sa communauté identitaire où la coutume l'enferme : celle des plaques bleues estampillées : GIG ou GIC, celle des « Cannes blanches », celle des fauteuils roulants... Dans la réalité d'un monde déshumanisé, règne de la communication isolante, où chacun revendique la transparence en toutes choses, il n'a même pas le droit à l'anonymat, vestige d'une liberté dispersée dans l'encodage généralisé d'un « siècle impudent aux trois quarts éventé »²⁶. Alors que l'autre nous est désormais indifférent, noyé dans la multitude qui gomme toute trace de fraternité, quand le clochard rebaptisé SDF est devenu invisible alors même que nous passons à côté de son abri de fortune cartonné, nous pinçant discrètement les narines pour éviter une éventuelle malédiction contaminante, l'unijambiste « béquillant » lui, provoque un mouvement de foule et de regards autant voyeuristes que méfiants. Ce réflexe conditionné et universel, venu du fond des âges, qui a évolué de la haine et la peur au dédain et au non-regard, exprime cette gêne collective pérenne face au handicap, qu'une humanité prétendue avancée a recouvert du mouchoir législatif et d'une sémantique aux relents de culpabilité.

Le leurre législatif

Jean Jaurès disait : « *Quand les hommes ne peuvent changer les choses, ils changent les mots* ». Cet aveu d'impuissance est d'autant plus dramatique quand il concerne la considération due à nos égaux invalides. Incapable de faire évoluer les mentalités, le législateur saupoudre la Constitution d'une pincée d'éthique politique, visant à conscientiser les comportements de ses concitoyens. Entre autre étape, une mascarade « moralinisante » consista à lisser les mots, les métiers et les handicaps. Ainsi, la caissière devient hôtesse de caisse, le balayeur se mue en technicien de surface, sans pour autant ne recevoir ni gratification supplémentaire, ni meilleure considération pour ces blasons redorés à l'or plaqué. Et que dire des sirupeux et insidieux re-baptêmes des atrophies quand l'aveugle devient non- ou malvoyant, ou

²⁶. Léo Ferré, *Idem*, Requiem.

quand le paralysé est élevé au rang de personne à mobilité réduite ? Ce retranchement des consciences à l'abri du lustre des mots trahit le désarmement du discours éthique devant la crainte d'une confusion entre jugement de fait et jugement de valeur. Cette attitude porte en proue le relativisme qui, combiné au principe de tolérantisme conduit à une non vertu, certes confortable mais dangereuse, car elle s'imprègne d'une éthique du ressentiment²⁷. La réalité de l'infirmes se mesure à l'aune de l'évolution des commodités, matérielles, économiques et bien sûr éthiques, facilitant l'accès de tous, valides ou non, aux épreuves du quotidien : se déplacer, voyager, travailler, s'intégrer...

Là encore, elle s'avère cruelle, tant le législateur a du déployer des trésors d'imagination pour contraindre une nation « mal entendante, mal voyante et peut-être malveillante » à élever son niveau de fraternité. Cruelle de par le cheminement intellectuel qui donne un poids et un prix au handicap dans le monde du travail²⁸ et par l'horreur que suscite le fait d'imposer des quotas humains comme l'on détermine des ratios de lait ou de viande. Ainsi, la part d'humanité consentie par l'entreprise à l'infirmité est fixée à six pour cent. Même si chacun peut comprendre que le périmètre des activités évolue en fonction de la nature et la gravité du handicap, personne ne peut admettre dans la société que l'on réduise symboliquement la place d'une personne au prorata de sa part valide. Six pour cent ou un infirmes pour vingt valides, tel est en fait le niveau de considération qu'on leur porte, comme si une main coupable et gênée réduisait le faisceau de la lumière de notre humanité en baissant le curseur jusqu'à six pour cent. Et le forfait ne s'arrête pas là, car la loi fournit une échappatoire à l'entreprise qui refuserait d'embaucher un infirmes : l'astreinte à une pénalité à verser à l'Etat. A l'insulte d'une loi scélérate, il rajoute le déni de l'existence de cet autre, pour délit de différence physique visible. Afin de se racheter, la société a imaginé une loi plus coercitive pour rappeler les citoyens à leur devoir républicain d'égalité et de fraternité²⁹. Mais les contre arguments comme le poids

²⁷. Dominique Folscheid, *op.cit.*, p. 63.

²⁸. Loi du 10 juillet 1987 en faveur de l'emploi des travailleurs handicapés dans l'entreprise.

²⁹. Loi du 11 février 2005, Loi sur l'égalité des droits et des chances, pour la participation et la citoyenneté des personnes handicapées.

financier des aménagements nécessaire à l'accueil de personnes « à mobilité ou dextérité limitées » ne manquent pas. Dans ce dépouillement global de reconnaissance, il est à se demander comment la personne handicapée peut exister. Pire, lorsque l'un d'entre eux, comme Oscar Pistorius, athlète amputé des deux jambes, coureur de 400 mètres plats, disposant de prothèses en carbone, se hisse à des performances égalant celles des athlètes valides, la communauté sportive fait front pour renvoyer ce « surhomme en carbone » dans le bac à sable des jeux paralympiques.

En somme, malgré l'évolution des mentalités, l'infirme continue à supporter le poids des souffrances, cerné entre la peur et la honte, poursuivi par les déterminismes de toutes natures sans réponse à ses questions existentielles, condamné à l'exposition permanente et solidaire d'une communauté identitaire, sans illusion sur la place que lui réservent ses contemporains, rivés aux cadres stricts d'un monde subjugué par une esthétique symétrique et protégé par les élucubrations législatives de pouvoirs frileux et électoralistes. Dès 1949, Simone Weil avait saisi la profondeur du problème: « *Ainsi chaque homme est égal en espérance à chaque autre, pour son propre compte quand il est jeune, pour le compte de ses enfants plus tard.[...] D'abord, pour un homme qui est dans une situation inférieure et qui en souffre, savoir que sa situation est causée par son incapacité, et savoir que tout le monde le sait, n'est pas une consolation, mais un redoublement d'amertume...* »³⁰. Mais l'espérance n'est-elle pas cette attente sans véritable but, une forme de désir accompagné d'ignorance, d'impuissance et de passivité ? Deux constantes guident la personne handicapée sur le chemin chaotique de sa vie : une solitude imposée en raison de son état d'une part, une solitude nécessaire d'autre part, pour se forger les armes du combat à mener. Ainsi, émergeant du fond de sa douleur, l'infirme trouve des ressources en son corps, celui de chair et de sang qui le rapproche d'une nature (*phusis*) résurgente. Cette disposition originale le poussant tel l'animal blessé à agir par un quasi-instinct, le conforte dans une démarche de réalisme et d'alerte permanents. Son espace de liberté disponible réduit à peau de chagrin le provoque en

³⁰. Simone Weil, *L'enracinement*, Gallimard, Paris, 1949, p. 17.

duel singulier comme un défi éthique à s'élever au-delà du conformisme ambiant, refoulant tout renoncement comme une condition *sine qua non* à sa survie : le réalisme pour guide, la nécessité pour liberté, la dignité comme fierté. « *Une personnalité ne trouve précisément sa quintessence que dans la virtuosité qu'elle déploie pour surmonter le mal. Pour garder sauf l'entrain qui nous anime, il convient de tirer du quotidien et des mauvais jours, quelque fécond outil adapté à l'échec. Cette quête fait de l'homme apprenti emprunté, placé devant une vertigineuse et obscure obligation : faire de sa vie une œuvre, forger une personnalité digne d'assumer pleinement la totalité de l'existence* »³¹. La leçon nous vient du handicapé lui-même. Personnalité, quintessence, outil adapté, apprenti emprunté, obscure obligation, assumer... L'auteur nous confie en filigrane, dans cette « obscure obligation », les contours d'un conatus qui puise sa force dans le corps et l'esprit certes, mais également, bien au-delà dans les racines de son humanité. La conscience le ramène d'ailleurs à la réalité d'un statut accroché telle une tique à sa jambe de bois : la « presque normalité », ersatz d'identité humaine qui lui permet d'intégrer la bulle des conformités en se mordant si souvent les lèvres, qu'il a depuis longtemps pris le parti de la discrétion, et d'une sage satisfaction à pouvoir mener la vie qu'il aura choisi dans le périmètre restreint de sa liberté. « ... *Oh, mon score au bowling ?!! 129, digne des jeux paralympiques!...* »³². Non décidément, rien n'a changé. Même les hommes providentiels, porteurs d'espoir et de messages de tolérance, succombent aux préjugés.

Et comme ce père se rendant simplement mais avec détermination sur la plage parmi d'autres vacanciers, l'homme infirme doit ouvrir sa voie de responsabilité, à la force des bras accrochés à ses béquilles. Combattant du quotidien, buriné de prudence, il parvient pourtant à se réaliser dans une certaine solitude pour trouver enfin, sa sérénité et sa plénitude dans l'œuvre espérée de tout un chacun : une famille. Cette béquille plantée sert alors de mat central d'un abri érigé selon des règles non conformes au regard d'autrui. Le combat devient collectif.

³¹. Alexandre Jollien, *Le métier d'homme*, Seuil, Paris, 2002, p. 39.

³². Barack Obama, *Tonight Show*, ABC, 19 mars 2009.

Chapitre II

LA TANIÈRE FAMILIALE OU LA BEQUILLE AU PLACARD

Faut-il vivre caché pour vivre heureux ? Schopenhauer estime pour sa part que : « *Pour ce qui est de chacun en particulier, l'histoire d'une vie est toujours l'histoire d'une souffrance, car toute carrière parcourue n'est qu'une suite non interrompue de revers et de disgrâces, que chacun s'efforce de cacher, parce qu'il sait que loin d'inspirer aux autres de la sympathie ou de la pitié, il les comble par là de satisfaction, tant ils se plaisent à se représenter les ennuis des autres, auxquels ils échappent pour le moment* »³³. Le philosophe trempe sa plume dans la bile d'un esprit contraignant l'humanité au ressentiment et au renoncement. Or, tout jardin, fût-il planté sur la caillasse de nos tourments ou nos douleurs, mérite qu'on le bêche, le sarcle et l'entretienne, pour faire émerger ne serait-ce qu'un plan du bon grain. Et que pourrait justifier, comme le prétend le même, que : « *L'homme veut absolument conserver son existence* »³⁴, sinon cette lueur d'humanité enfouie au plus sombre de nos âmes et qui n'aspire qu'à éclairer le sens de nos vies ? L'intimité n'est pas réclusion, elle admet une dose de perméabilité aux éléments extérieurs. Ainsi, le cercle familial protecteur n'a pas vocation à isoler mais à éveiller en chacun de ses membres la grâce d'une personnalité riche de l'harmonie des relations parentales et filiales, fussent-elles bâties autour du handicap paternel et ses revers ou disgrâces connexes.

« ... La différence entre nos comportements ou attitudes collectives à la maison et à l'extérieur étaient flagrante. Au contraire des autres enfants, nous nous distinguions par notre calme, une certaine réserve disaient certains. D'autres s'étonnaient de nous voir si groupés et silencieux et... bien élevés, comme une petite meute de louveteaux sur leur garde. Il est vrai que nos jeux, nos manières étaient

³³. Didier Raymond et Frédéric Pajak, *op.cit.*, p. 118.

³⁴. *Idem.*, p. 111.

beaucoup moins empruntés une fois à l'abri du foyer familial. Là en fait, nous échappions aux regards insistants qui décortiquaient mon père, aux commentaires chuchotés sur le courage et le sacrifice de ma mère, sur l'inconscience de ce couple qui, non content de traîner le handicap du mari s'était affublé d'une marmaille bien trop nombreuse... Là, nous pouvions jouer sans retenue au football avec ce père auquel nous accordions un privilège suprême : « pouvoir tirer avec ses béquilles » ; là, point d'étonnement quand nous répondions à l'unisson « moi, moi ! », quand ce père, en général plein d'autorité appelait au secours en riant : « qui veut m'aider à débloquer ma jambe en m'apportant un tournevis ? ». Là, pas d'explication à donner, pas de regard à défier, juste la simplicité de ce que l'on nomme bonheur, comme un sanctuaire destiné à nous protéger autant qu'à nous préparer à la « vie du dehors... ».

Les auxiliaires du bonheur prennent parfois des apparences aussi inattendues que deux morceaux de bois comme ces béquilles qui, si elles ne sont certes pas magiques au point d'être livrées avec l'assurance d'être heureux, du moins peuvent-elles contribuer à élever les consciences et libérer les esprits des mâchoires des déterminismes de toutes sortes. Ainsi, grâce à l'amour, incompréhensible en l'occurrence pour la plupart, l'infirme peut bâtir une maison à la règle de plomb et colmater la tyrannie du handicap au ciment de la compassion, éveiller sa progéniture au souci d'autrui par l'habitude et goûter à la joie après toutes les peines endurées, comme une sage satisfaction en ce havre familial harmonieux, tel un guerrier entre deux combats, l'esprit apaisé, mais toujours vigilant.

La tyrannie du handicap et le modelage des esprits

« Cette béquille nous l'oublions à force de la voir, la manier, la porter, nous en servir comme une arme dans nos jeux. En fait, nous étions habités par l'infirmité... » Connaître l'amour, bâtir son foyer, autant de légitimes aspirations auxquelles la personne handicapée peut prétendre, avec la conviction qu'il lui faudra encore et encore adapter son environnement pour ménager la vie communautaire de sa famille à la matérialité spécifique qu'impose son état. Ceux qui l'entourent y joueront un rôle essentiel. De l'épouse avec laquelle il imaginera l'architecture

particulière de son foyer sur les fondations de leur mariage, aux enfants qui côtoieront la blessure du père au-delà du simple contact physique et psychologique, jusqu'aux biens meubles dont la disposition et l'ergonomie obéissent au handicap, tous sont unis dans une eurythmie de clan adaptée pour contraindre le handicap tyrannique sous la puissance de la compassion.

La règle de plomb

Le handicap absorbe par capillarité les énergies, les vies et les dispositions matérielles. Le regard extérieur ne perçoit que la dissymétrie visible, donnant l'impression d'une construction sans règle, ou du moins, échappant à la règle commune. Et c'est bien le cas de la famille du handicapé. Chaque membre de la maisonnée, chaque élément de l'organisation du domicile est dédié bon gré mal gré à rééquilibrer un édifice dont la nature dépasse la seule infirmité. Contraints à la désobéissance esthétique, ils entrent en résistance passive contre les conformismes rigides, sans pour autant adopter une quelconque posture misanthrope. Le mode de vie d'une famille qui vit l'infirmité de l'un des siens s'apparente à ces lois des principes seconds ou décrets qui tiennent d'avantage compte des déterminations pratiques dont parlait Aristote, employant l'image du fil souple qui épouse parfaitement les contours des choses incertaines, « ... *la loi doit rester indéterminée comme elles, pareille à la règle de plomb dont on se sert dans l'architecture de Lesbos. Cette règle, on le sait, se plie et s'accommode à la forme de la pierre qu'elle mesure et ne reste point rigide...* »³⁵. A l'instar des affaires de justice dont Aristote met en exergue l'équité : « ... *ce mode d'être particulier [...] qui est une sorte de justice et qui n'est pas une vertu différente de la justice elle-même* »³⁶, le commun des mortels perçoit avec raison et compréhension la nécessaire adaptation de cette bulle familiale aux exigences de l'infirmité d'une part, aux nécessités de la vie dans la cité d'autre part. Mais, au-delà du simple cadre matériel, leurs oreilles ne sont pas calibrées pour comprendre une musique des sentiments composée sur les portées divergentes de l'infirmité.

³⁵. Aristote, *Ethique à Nicomaque*, op.cit., p. 231.

³⁶. *Idem*, p. 231

Au premier chef, les commentaires fatalistes couvrent d'une sainte auréole l'épouse dont on vante les mérites et le sacrifice sans jamais pouvoir imaginer que l'amour aurait pu à lui seul prendre la direction de sa vie, aussi différente soit-elle. Peut-on tomber amoureux d'un infirme ? L'amour résiste-t-il au handicap surgi de l'accident ? Quand il s'agit de béquille, de fauteuil roulant ou de canne blanche, l'œil et à travers lui l'esprit ne saisit que l'apparence, ignorant la réalité ou l'essence. Le « non regard » rejette le principe phénoménologique de séparation de l'apparence et de la réalité. Ainsi, il est difficile d'accorder au paraplégique la capacité d'aimer ou l'opportunité d'être aimé. Or, le Soi est capable de dépasser toutes les contingences. Cette mère et épouse devrait-elle se résigner à la petite musique d'une vie aboulique confinée dans la seule abnégation ? Au contraire des apparences, s'effacer n'est pas s'évaporer. Aimer c'est aussi disparaître, non pas physiquement ou personnellement, mais capter l'autre par l'amour qu'on lui voue, jusqu'à se confondre avec lui. Harding Douglas le confie ainsi : « *Vous désirez aimer bien celui ou celle que vous aimez. Il y a une seule façon de vraiment l'aimer, c'est de disparaître en sa faveur. Nous sommes construits pour donner notre vie les uns pour les autres. [...] Nous sommes construits pour l'amour. Je ne parle pas du sentiment. Je parle du terrain sur lequel l'amour peut pousser et fleurir. Ici, je suis vraiment accueil pour lui...* »³⁷.

Ce rapport à l'autre convie à une vision intérieure, une conscience d'unité enveloppée par un sens de l'unité si profond qu'il éveille simultanément à la conscience de l'autre et de soi. Et quand bien même le quotidien de l'épouse du handicapé aurait le poids d'un fardeau plus lourd que la pesanteur elle-même, l'amour lui donnera aussi une belle légèreté. « *Le plus lourd fardeau nous écrase, nous fait ployer sous lui, nous presse contre le sol. Mais dans la poésie amoureuse de tous les siècles, la femme désire recevoir le fardeau du corps mâle. Le plus lourd fardeau est donc en même temps l'image d'un intense accomplissement vital. Plus lourd est le fardeau, plus notre vie est proche de la terre, de l'être terrestre, qu'il n'est qu'à demi réel et que ses mouvements sont aussi libres qu'insignifiants. Alors, que choisir, la*

³⁷. Douglas Harding, *L'immensité intérieure*, L'originel, Paris, 2002, p. 36.

pesanteur ou la légèreté ? »³⁸. Cette marque de bonheur paradoxal relève entièrement de l'intériorité et du sujet. Le bonheur comme un couple ou une famille, serait ce lieu heureux, cet espace où la conscience est heureuse : un état de conscience ? L'amour est comme la joie, sans objet parce qu'elle est plénitude de la conscience non divisée en deux, entre sujet et objet.

Cet état partagé en communion peut inspirer les plus belles musiques, même composées sur la portée des contrebasses entre l'harmonie familiale et la mélodie dissonante du handicap. Ainsi en est-il de l'amour pour ce père infirme soulagé du fardeau de ses douleurs par la compassion des siens.

Le ciment de la compassion

Tantôt perçue comme un mélange insipide et lymphatique d'égoïsme et de pleurnicherie qui recèlerait un altruisme méprisant confinant à l'indifférence, la compassion a aussi été décrite avec ironie, méfiance et même répugnance quand Nietzsche considère qu'elle « médiocrifie » l'homme. Ce malentendu³⁹, repose sur une notion de distance et donc de niveau d'implication entre l'homme ressentant et l'homme souffrant. La compassion, c'est-à-dire : souffrir avec, ne s'arrête pas au seul affect qui n'éveille que la sympathie pour celui qui souffre. Cette distance du cœur imposée par la gaffe d'une raison amarrée aux prétextes fallacieux d'une soi-disant contention de ses propres émotions, la rétrograde au rang de pitié, sorte d'indulgence qui concède à s'abaisser jusqu'à l'être souffrant. Ces non regards qui couvrent l'ensemble de la famille pour des raisons diverses démasquent la gêne du contrit, autant qu'ils embarrassent le handicapé et les siens. Alain décrit parfaitement ces attitudes et contorsions : « *Il y a une bonté qui assombrit la vie, une bonté qui est tristesse, que l'on appelle communément pitié et qui est un des fléaux humains. Il faut voir comment une femme parle à un homme amaigri [...] tuberculeux. Le regard mouillé, le son de sa voix [...] tout condamne clairement ce pauvre homme. Mais il ne s'irrite point ; il supporte la pitié d'autrui comme il supporte sa maladie. Ce fut toujours ainsi. Chacun vient lui verser un peu de tristesse. [...] C'est toujours une*

³⁸. Milan Kundera, *L'insoutenable légèreté de l'être*, Folio, Paris, 1990, p. 15.

³⁹. Germain S., *Expressions de la compassion*, Études 2009/1, Tome 410, p. 79-88.

complainte à faire pleurer. [...] Un regard surpris lui en dira bien plus que toutes les paroles »⁴⁰. Ces comportements sont même susceptibles d'inverser le processus compassionnel, poussant l'infirmes à éprouver commisération et pitié pour les pèlerins déconfits. Or, la compassion va bien au-delà du simple apitoiement, elle n'est pas non plus un amour captieux. Elle dépasse les vertus apaisantes « *du baume qu'on voudrait verser sur tant de plaies* » qu'Etty Hillesum⁴¹ évoquait avec désespoir et douleur. Cet affect est action pour soulager certes, mais il implique une phénoménologie du soi affecté dans une relation créant une capacité qui révèle des capacités. Aussi proche que soit le rapport établi avec la souffrance inatteignable de l'autre, la compassion implique d'accepter le renoncement à tout velléité de puissance et de certitudes. Par ailleurs, cette relation asymétrique met en exergue la reconnaissance mutuelle des capacités de l'homme qui agit et de celui qui souffre, auquel il faut toujours veiller à laisser sa capacité d'agir (*capabilité*), aussi ténue soit-elle. « *La compassion est une vertu de l'homme inachevé, fragile-conscient qu'il n'est pas tout-puissant. J'ai en commun avec l'autre la capacité de souffrir – la vulnérabilité – mais aussi la capacité d'agir et celle d'être en relation. La compassion nous met ensemble devant la vie et devant la mort. [...] La compassion révèle que c'est la relation réciproque qui nous tient dans l'humain* »⁴². Mais si le chemin de la compassion rapproche, si elle expose la douleur ou la souffrance, elle conduit également à s'exposer dans une relation paradoxale où l'on partage les maux sans prendre part à la souffrance. En ce sens, il ne peut y avoir identification⁴³ à l'autre en raison de cette infranchissable distance : s'approcher sans connaître la douleur.

C'est là que la compassion témoignée par la famille au père handicapé prend un autre sens : connaître la douleur, vivre la souffrance, partager les frustrations, baigner dans le handicap. La différence réside dans le regard porté sur l'infirmité, regard des yeux et celui de la conscience. La spontanéité du geste compassionnel implique un premier mouvement qui consiste à « *dé-visager l'autre* », à s'approcher

⁴⁰. Alain, *Propos sur le bonheur*, op.cit, p. 136 – 137.

⁴¹. Etty Hillesum, *Une vie bouleversée*, Points Seuil, 1995, p. 246.

⁴². Agata Zielinski, *La compassion, de l'affection à l'action*, Études 2009/1, Tome 410, p. 55-65.

⁴³. Jacques Derrida, *De la Grammatologie*, Minuit, Paris, 1969, p. 270. A propos de Rousseau : « L'identification par intériorisation ne serait pas morale. Elle ne reconnaîtrait pas la souffrance comme souffrance de l'autre. Le respect de l'autre suppose donc une certaine non-identification ».

au plus près de la souffrance, sans pouvoir la saisir. La compassion vécue en famille elle, consiste à prolonger le mouvement jusqu'à « *en-visager le père* », à connaître la douleur et effacer la distance. Cette subtilité semble essentielle pour comprendre ce conatus collectif qui prend sa substance dans l'amour parental et filial au cœur du foyer, comme un ciment qui agglomère les corps et les esprits. La famille donne ainsi la réplique à ceux qui pensent qu' « *aimer quelqu'un par compassion, ce n'est pas vraiment aimer. [...] La force secrète de son étymologie baigne le mot d'une autre lumière et lui donne un sens plus large : avoir de la compassion c'est pouvoir vivre avec l'autre son malheur mais aussi sentir avec lui n'importe quel autre sentiment : l'angoisse, la joie, le bonheur, la douleur. Cette compassion là désigne donc la plus haute capacité d'imagination affective, l'art de la télépathie des émotions. Dans la hiérarchie des sentiments, c'est le sentiment suprême.* »⁴⁴ Insoupçonnable pouvoir d'une paire de béquilles dont la rigidité palpable recèle en fait une force capable d'inspirer des actes d'amour spontanés. Dans le creuset familial, ils exhalent la beauté et la grâce du Soi dont la légèreté se combine à la perfection au poids de la responsabilité, celle qui nous rend responsable de l'autre. Enfin, Schopenhauer n'a-t-il pas dit : « *Tout amour véritable est compassion ; et tout amour qui n'est pas compassion est égoïsme* »⁴⁵ ?

Mais la spontanéité se confronte au quotidien du handicap, à la répétition des gestes de soutien, d'aide et d'amour. La force de l'habitude peut tuer dans l'œuf toute authenticité, jusqu'à provoquer la ruine d'un édifice bâti sur la compassion et l'originalité d'une communauté de conscience.

L'éveil des consciences

« ... Je me souviens d'un jour où, après avoir aidé mon père à fixer les sangles de sa jambe artificielle avec un bel entrain et ponctué ces gestes par un baiser appuyé, celui-ci souriant, me fixa d'un regard à la fois reconnaissant, heureux peut-être de cette complicité et pourtant mêlé d'une forme de tristesse qui embuait ses yeux. Je ne saurai jamais à quoi il pensait à ce moment précis, mais je ressentis une proximité et

⁴⁴. Milan Kundera, *L'insoutenable légèreté de l'être*, op.cit, p. 37.

⁴⁵. Didier Raymond et Frédéric Pajak, *Schopenhauer dans tous ses états*, op.cit, p. 65.

un bonheur de l'avoir comme papa, et cela m'émeut, comme il le fut, à chaque fois que j'y pense... » Contrairement aux espèces animales et végétales, l'homme ne porte pas en lui les dispositions innées pour se protéger et s'adapter aux agressions de son environnement. Il est contraint à imaginer et à construire des mécaniques tant matérielles que spirituelles, mettant à l'épreuve sa résistance au mal et aux maux. Les forteresses protectrices de la cité organisée lui procurent pourtant les moyens de charpenter sa propre expérience vers le bien final, afin de transcender un mode spécifique d'existence selon la vertu. Mais une propension à l'oubli et à un retranchement paradoxal derrière un égoïsme lâche et prégnant, le conduisent dangereusement à consumer toute soif de vertu, telle la berce du Caucase proliférant en métastases meurtrières et indésirables dont la sève brûle toute appétence au troisième degré. L'équilibre familial consolidé autour des béquilles par la compassion et un mode de vie adapté, peut ainsi s'en trouver bouleversé. La force de l'habitude risque de céder devant la faiblesse des caractères, sauf à imaginer que la lumière puisse éclairer les esprits au cœur de la tanière et modeler ces secondes natures instruites par la vertu.

L'habitude comme remède

La pérennité et l'authenticité des actes d'amour témoignés au père pour le soulager du poids du handicap relèvent d'un double défi : celui du partage d'une part, celui de la gratuité de l'acte d'autre part, pour éviter que le conditionnement ne pervertisse l'habitude vertueuse.

Celle-ci se révèle à travers les actes de compassion et toute autre preuve d'amour pour ce père particulier. La distance effacée entre le fils aimant et le père aimé et « envisagé » donne sa toute splendeur à l'idée d'alter-ego, jusqu'à remettre d'aplomb la dissymétrie des rapports à l'autre. Le père ne doit pas alors se contenter de vivre comme un simple réceptacle de l'acte compassionnel. Au contraire, libre d'agir, usant de sa capabilité, il lui faut transcender cette relation unique et privilégiée en réinvestissant à son tour cette déclaration d'amour dans le regard de l'enfant, l'épouse ou de toute la famille pour la modeler en « Un ». La communion s'élève

alors au-delà de l'altérité dont elle oublie, sans la renier, l'asymétrie et la dualité. Le « Moi » et le « Toi » s'éveillent dans la grâce du « Nous », comme un envol qui, dans la réciprocité des gestes, esquisse les contours de leur entité. *« Celui qui a atteint sa pleine maturité, qui se connaît sciemment, ne se pliera pas nécessairement aux conventions sociales. [...] Si vos actes sont régis par vos désirs, vous n'avez aucune espèce de liberté. Par contre, si vous faites ce que réclame la situation, vous faites ce qui est juste et vous et votre entourage êtes libres. [...] L'ego est totalement absent. [...] Vous n'êtes pas le propriétaire de la situation, pas plus que vous n'en êtes l'esclave. [...] Si nous observons avec détachement l'apparition et la disparition de tous les états que nous expérimentons, nous parvenons à appréhender que chaque état, chaque perception, chaque pensée sont réabsorbés dans une connaissance informulée, une connaissance qui est l'être. [...] Quand vous regardez le monde depuis votre totalité, le monde changera en vous. Vous êtes le monde »*⁴⁶. Cette liberté, mise en avant par Jean Klein comme condition nécessaire à l'authenticité de nos actes transcendent les gestes réciproques d'amour et de compassion. L'habitude peut en outre leur procurer une consistance vertueuse, à condition que l'enfant ou tout autre membre aimant sachent lui préserver la pureté de l'acte gratuit, désintéressé, toujours spontané.

Le don de « Soi » prend forme dans les gestes qui lient l'être aimant à l'être souffrant, et donne corps à la compassion. L'esprit quant à lui, agissant comme une autorité intérieure mûrie à l'aune de l'expérience et du savoir, doit guider les actes sur le sentier étroit de l'excellence perché haut entre excès et défaut, afin d'en préserver tout le sel. *« Or, si l'habitude une fois acquise, est une manière d'être générale permanente, [...] elle subsiste au-delà du changement dont elle est le résultat. [...] L'habitude subsiste pour un changement qui n'est plus et qui n'est pas encore, pour un changement possible ; et c'est là le signe même auquel elle doit être reconnue. Ce n'est donc pas seulement un état, mais une disposition, une vertu »*⁴⁷. Dans la conception aristotélicienne de la vertu, l'habitude est une seconde nature qui va tenir

⁴⁶. Jean Klein, *La conscience et le monde*, L'originel, Paris, 1992, extraits de monduauté.free.fr.

⁴⁷. Félix Ravaisson, *De l'habitude*, Vrin, Paris, 2007, p. 1.

lieu de cet instinct qui nous manque tant. Ces « *habitus* » qui modèlent l'homme dont la plasticité caractérise la nature, lui permettent d'atteindre son « *telos* », sa fin, de réaliser son métier d'homme, ce qu'il fait dûment. Ainsi, combinée à la raison et la nature par de longs et lents infléchissements, « *l'habitude devient vertu, elle-même fille rebelle des bonnes habitudes* ». ⁴⁸ Le don du « Soi » implique en cela le renoncement à toute forme d'idéation, de désir ou de reconnaissance. L'habitude n'est pas une source d'énergie exploitée à marche forcée en quête de résultat, comme un retour au sens originel de nos efforts, motivés par une volonté de devenir ou une soif de réussite. La bonne habitude exclut l'intéressement, elle est gratuite, elle est fragilité et beauté. Elle s'organise autour de la compréhension mutuelle de tous les acteurs du clan ; comprendre l'autre autant que de se comprendre ; « *cum-predere, prendre avec soi* » c'est le travail de cette familiarité qui lie les uns aux autres dans l'exhalation diffuse et continue de l'acte de compassion, où la conscience du Soi se connecte intimement à la conscience de l'autre.

Par ailleurs, cette habitude n'est pas exigée ou même suggérée par le père et en ce sens, elle exclut le recours aux arguments moraux. Le père ne peut s'approprier l'attention de la famille par quelque supplique ou regard culpabilisant. La béquille n'agit pas comme la baguette menaçante d'un précepteur rappelant à l'ordre moral les enfants qui se détourneraient d'un quelconque devoir envers le procréateur infirme et dépendant. Elle s'apparente plutôt au doigt qui montre la bonne direction vers le chemin vertueux, grâce à la prise de conscience. Elle éduque, elle élève et responsabilise mais ne culpabilise pas, même si la morale, comme le dit Kant, « n'aide pas à rendre heureux, mais enseigne comment se rendre digne du bonheur » ⁴⁹. Cette alchimie vertueuse ouvre les persiennes de la tanière à la lumière aveuglante mais réconfortante du bonheur, du bien, cette fin suprême que chacun est légitime à « *rechercher pour lui-même, comme plus définitif que celui qu'on recherche en vue de quelque autre* » ⁵⁰. Ce cheminement vers le bien met en exergue une opportunité fondamentale qui touche l'être dans une situation où le commun des

⁴⁸. Eric Fiat, Master 1 de philosophie pratique, *Le problème de la vertu, op.cit.*, p. 28.

⁴⁹. Emanuel Kant, *Critique de la raison pratique*, P.U.F., Paris, 2003, p. 139.

⁵⁰. Aristote, *Ethique à Nicomaque, op.cit.*, p. 50.

mortels ne voit plus que des *étants*. Cette ouverture des esprits dévoile (*alatheia* : la vérité, littéralement le non-voilement) une infime part de notre essence mais se révèle lumineusement dans la dissociation homme / béquille. Celle-ci, pourtant si présente, tyrannique et omnipotente se résume à l'objet, certes déterminant dans l'éveil des consciences, mais chosifiée, rendue à sa seule nature. Au contraire, cet homme handicapé « est » un père parmi les siens, dans cette relation si banale et originale à la fois, un père connu ou *re-connu*. Et quand bien même, il ne pourrait communiquer qu'avec quelques battements de paupière, il est et demeure un papa : « ...*Céleste m'enserme la tête entre ses bras nus, couvre mon front de baisers sonores et répète : « C'est mon papa, c'est mon papa ». [...] Jusqu'à mon accident nous n'éprouvions pas le besoin d'inscrire ce rendez-vous forcé à notre calendrier affectif (fête des pères) mais, là, nous passons toute cette journée symbolique pour attester, sans doute, qu'une ébauche, une ombre, un bout de papa, c'est encore un papa »*⁵¹.

La béquille autour de laquelle s'organise la vie familiale, sous la voûte protectrice du domicile, interpelle les esprits, suscite les introspections et provoque même l'éveil des consciences à la lumière des vertus. La captation du souffle éthique dans les comportements du clan s'exprime de manières diverses et diffuses, mais chacun peut en inspirer au passage la sage fragrance.

Le handicap comme lumière

Même si l'on peut convenir que l'éthique bien comprise mérite effort et expérience, elle ne nécessite pas en revanche une quelconque culture savante. Elle combine connaissance et action dans la mesure où l'individu prend conscience de ses aptitudes. Dans la bulle matérielle et affective de la famille du handicapé, le questionnement ou l'étonnement ne prennent pas leur source dans le terreau intellectuel, mais dans la réalité des actes. Le contact physique et quotidien convie chacun à se détourner du jeu des ombres chinoises projetées dans les esprits par cette appréhension commune et collective de la cité face au handicapé. Epouse et enfants se libèrent des préjugés et des peurs dans une *ascèse* familiale. Ce mouvement de

⁵¹. Jean Dominique Bauby, *Le scaphandre et le papillon*, Robert Laffont, Paris, 1997, p. 75-76.

conversion donne une perspective nouvelle à travers l'acte compassionnel qui consiste à « *envisager* » le père. Ils y découvrent une réalité véritable révélant le Soi dans une communion des esprits forgée par la bonne habitude. En ce sens, le *cheminement* vers la lumière de l'authenticité de l'être est d'autant moins douloureux que l'entrée de la tanière familiale bâtie autour de la béquille à la règle de plomb et consolidée au ciment de la compassion est déjà quelque peu protégée de l'obscurité des apparences. Ce passage progressif si bien illustré par Aristote : « *il faut passer des choses les plus claires pour nous, mais les plus obscures en soi, au plus claires en soi et les plus obscures pour nous* »⁵², ne mène certes pas systématiquement à l'*illumination* qui ferait de chaque membre un « *myste* ». En effet, la rupture des chaînes du paraître est susceptible d'ouvrir une voie de prise de conscience, mais la seule bonne volonté ne suffit pas.

André Comte-Sponville dit : « *Philosopher c'est penser sa vie et vivre sa pensée* »⁵³. Or, la simple réitération de gestes d'amour, aussi sincères soient-ils, ne suffit pas à porter l'individu à la conscience éthique, même si l'expérience nourrit la connaissance. Peu importe qui ou quoi est le médiateur dans la série de mouvements successifs et libérateurs de la caverne allégorique, l'essentiel réside dans la communion de l'acte et de l'esprit. Tout alors est affaire de personnalité, de contexte, d'éducation ou d'époque. La pensée s'incarne également dans ce que Hegel désignait par « *représentations* », conceptions spirituelles des choses auxquelles l'homme n'a en fait pas accès, elles-mêmes d'ailleurs levain de la pensée philosophique. Mais *comprendre* l'autre, sans s'asseoir à la table du philosophe reste possible grâce à la démarche initiée par l'acte. Elle devient donc « *philo – praxis* », ne venant pas de l'esprit, mais de cette énergie qui anime l'âme ou l'« *en soi* ». Certaines tribus océaniques, (plagiées grossièrement d'ailleurs par la communauté des surfeurs), l'imagine en considérant que le pêcheur à bord de sa pirogue sur le rouleau de la barre, pourra rejoindre la terre ferme (le bien suprême) s'il trouve l'équilibre parfait mais précaire (le présent) entre le mur d'eau qui le pousse (le passé) et le vide avec

⁵². Dominique Folscheid, *op.cit.*, p. 4.

⁵³. Eric Fiat, *op.cit.*, p. 4.

lequel il doit composer du bout de sa pagaie (le futur). Pour y parvenir il doit faire corps avec l'élément qui le porte, l'eau (la vie) et devenir fils de l'eau, il est l'eau. Car seul celui qui sait que la vague n'est pas le résultat de mouvements aléatoires, mais le produit de l'énergie que porte chaque goutte d'eau qui forme l'étendue, seul celui-là peut comprendre la mer (*cosmos*).

Ainsi, autour de ce « ...bout de papa qui est encore un papa », la famille construit un équilibre qui tend vers le bonheur et approche la sagesse en quelques circonstances. Il s'élabore à travers un art de vivre guidé et responsabilisé autour de la béquille que l'on oublie, cet auxiliaire chosifié qui provoque les actes vertueux autant qu'il les inspire. Cet équilibre ne doit cependant ni occulter les peines, ni ignorer une réalité parfois douloureuse vécue au cœur de la cité codifiée, et qui impose d'être « justement mesuré ». Somme toute, comme le suggérait Marc Aurèle, la grâce est à la portée des disgracieux.

La grâce des disgracieux

« ... Bien sûr, l'enfance ne nous empêchait pas de ressentir les souffrances de notre père ; douleurs physiques, afflictions et frustrations de toutes sortes. Mais nous savions aussi lui témoigner collectivement du réconfort dans l'exemplarité de nos comportements à l'extérieur et nous unir plus fermement autour de lui en toute occasion ». Au cœur de la « meute » familiale où chacun évolue dans un espace singulier mais sécurisé, où « ...là en fait, nous échappions aux regards insistants qui décortiquaient mon père, [...] là, pas d'explication à donner, pas de regard à défier, juste une autre harmonie, comme un sanctuaire destiné à nous protéger autant qu'à nous préparer à la vie du dehors » ; où le bonheur semble possible, la blessure du père disparaît sous l'onction compassionnelle appliquée par toute la famille, comme une thérapie spontanée et quotidienne. Ces instants de grâce gommant les aspérités physiques visibles, mais ne font pas oublier que la douleur et la souffrance les précédaient et les accompagnent encore hors du foyer. La dure réalité de la vie de la cité sclérosée dans ses certitudes et ses contradictions, rattrape le père et le contraint à la juste mesure d'une vie qui reste définitivement celle d'un « presque-normal ».

La joie après les peines

Déterminée, une vie déterminée pour cause de handicap, noyée dans l'identité communautaire, tolérée dans le monde actif et valide sous condition d'adaptation ; déterminée et figée dans le non-regard d'autrui, trop frileux ou trop lâche à admettre une altérité bien symétrique perceptible au-delà de l'apparence ; déterminée à mener lutte après combat pour pouvoir prétendre à l'acquisition du statut suprême de presque-normal ; déterminée par une cité imprégnée de ses peurs et ses croyances ancestrales accrochées telles des tiques à la conscience collective amputée d'une part de son humanité, les yeux troublés par les larmes d'une pitié humiliante, qui a du mal à accorder du bout de la loi les quelques auxiliaires nécessaires qui permettront aux handicapés de se redresser. Ces situations devraient sonner la révolte des esprits, à l'instar de la prière désespérée du poète qui crie la douleur d'un monde soumis à l'indifférence des hommes : « *Il serait temps que l'homme s'aime, depuis qu'il sème son malheur, il serait temps que l'homme s'aime, il serait temps, il serait l'heure. Il serait temps que l'homme meure, avec un matin dans le cœur, il serait temps que l'homme pleure, le diamant des jours meilleurs... "Assez ! Assez !" Arrêtez votre humanerie, déclouez votre Jésus-Christ ! "Assez ! Suffit" »*⁵⁴.

Pourtant, point de révolution, ni même de révolte pour réclamer justice au nom sacré de l'égalité et de la fraternité, non, les handicapés peuvent attendre... Eux, c'est dans les faits qu'ils les veulent, l'égalité et la fraternité. Mais, l'auront-ils un jour ? Que de peines endurées, que de frustrations cumulées à l'ombre du handicap. Pourtant il vit, se redresse et évolue parmi les siens. Ceux-ci, unis autour du père infirme, portant avec lui et pour lui la charge des blessures, sont contraints à braver solidairement les agressions extérieures. A l'abri de la tanière, les membres élaborent des règles propres composées sur la trame d'actes vertueux. Dans cette bulle harmonieuse la distance déjà minime entre membres d'une même famille disparaît. Chacun peut percevoir l'autre dans sa réalité, celle qui émerge de l'être. Alors, un père handicapé qui se réalise presque pleinement, une famille qui vit dans une certaine harmonie, la captation collective d'une conscience éthique, autant de raisons

⁵⁴. Claude Nougaro, *Jazz et Java*, Assez, 1980.

de connaître joies et bonheur après tant de maux endurés. A en croire Saint Augustin, la joie vraie n'existerait qu'après que l'on ait connu la peine. « *Il n'y a aucun plaisir à boire et à manger si l'on n'a pas senti d'abord l'aiguillon de la soif et de la faim* »⁵⁵. La joie devrait être d'autant plus intense que la vie leur a lancé le défi supplémentaire et constant du handicap, subi et partagé. Mais le saint philosophe place cette réflexion en regard d'une vie passée dont il dénonce les erreurs d'une part, et déploie sa confession sous l'autorité d'un Dieu tout puissant créateur du ciel et de la terre d'autre part: « *Toute créature tient l'être de la bonté de Dieu. [...] Tout procède de la grâce de Dieu* »⁵⁶. La vie de l'homme n'a de sens que dans le salut de son âme aux mains de Dieu, ce souverain bien. Mais si la foi projette toute action de la vie terrestre dans l'espoir d'une vie éternelle auprès du Créateur de toute chose (à la grâce de Dieu !), la raison porte d'abord le père et ses ouailles à plus de mesure, au moins dans l'émotion que procurent les doux instants de contentement.

« ... Avoir une vie à peu près normale. Connaître des joies simples, une vie heureuse à notre mesure... » Autant de réflexions entendues et si banales dont on oublierait presque qu'elles sont le fondement parfois inaccessible de toute vie. La tempérance de ces propos traduit bien la consistance du parcours de l'homme amoindri. L'objet en l'occurrence, n'est pas de rechercher frénétiquement le bonheur, mais de l'atteindre si possible en l'identifiant quand il se présente. Lorsqu'ils sont passés au tamis de la modération et de l'humilité et remodelés dans l'acte vertueux, la peur de la douleur, l'angoisse de l'isolement, le sentiment d'exclusion se relativisent et deviennent en retour des alliés révélateurs de bonheur et de bien. Ce diagnostic spirituel ramène en quelque sorte au quadruple remède épicurien : « *Les dieux ne sont pas à craindre, la mort n'est pas à craindre, on peut atteindre le bonheur, on peut supprimer la douleur* »⁵⁷. Inutile donc de vouloir éviter l'inévitable, mais agir sur ce qui dépend de lui : « *la pensée, l'impulsion, le désir, l'aversion, bref, tout ce en quoi c'est nous qui agissons* », tel est le chemin du bonheur pour l'infirme. Sans adopter une posture stoïcienne, il peut s'inspirer des paroles d'Epictète :

⁵⁵. Saint Augustin, *Les confessions*, Livre XIII, Chapitre 3.

⁵⁶. *Idem*, Chapitre 2 et 3.

⁵⁷. Epicure, *Lettre à Ménécée*, Hatier Poche, Paris, 2007, p. 11.

« ... *Avoir un pied trop court est une gêne pour le corps, pas pour la liberté de choisir. [...] tu joues dans une pièce qu'a choisit le metteur en scène [...] S'il te fait jouer le rôle du mendiant, joue-le de ton mieux ; et fais de même que tu joues un boiteux, un homme d'Etat ou un simple particulier. Le choix du rôle est l'affaire d'un autre* »⁵⁸. La lucidité du philosophe éclaire la force d'une argumentation qui remet d'équerre les préceptes de Saint Augustin au plomb de la réalité terrestre et rend tout son lustre au bonheur espéré du père handicapé et sa famille. Au fond, il est un bien accessible à tous, mais relatif à la conscience d'être de chacun, tout comme le malheur peut à l'opposé frapper quiconque. Il n'y a pas de recette du bonheur, en revanche, surmonter la douleur et guérir de la souffrance est réalisable, à condition d'avoir conscience du malheur et savoir s'en détacher. Ainsi la conscience du bonheur apparaît également après le bonheur vécu. Au dépouillement physique infligé par la vie et aux bouleversements qu'elle impose aux siens, le père infirme n'a guère besoin de postures ataraxiques. Plus que tout autre il doit arraisonner le cours de sa vie, plus que tout autre il sait l'aporie des déterminismes de toutes sortes et mieux que ses contemporains, il dispose de l'opportunité de percevoir l'écume de la sagesse et peut orienter sa barque dans le sillon de l'*arétaique*, cette éthique de la juste mesure qui souffle dans la voile de l'habitude vertueuse et mène vers les terres du bien suprême. Tout est affaire de caractère, d'éducation et d'habitude, celle dont traite Aristote, « *lieu d'intersection de la liberté et de la nature* »⁵⁹, qui donne alors au bonheur la couleur originelle de « l'harmonie en toute chose ».

La juste mesure de l'harmonie familiale

Bref, le bonheur se traduit, se décrypte plus qu'il ne s'élabore. Si, comme le prétendent pudiquement certains philosophes, sa révélation tient à un esprit si possible pétri de connaissance, d'expérience et d'aptitude à la compréhension, il n'est pas l'apanage d'une raison cultivée. Peut-on croire que le paysan contemplant au coucher du soleil la blondeur du champ de blé, promesse d'une belle moisson nourricière, fruit du labeur et de la sueur, n'est pas apte à éprouver, l'espace d'un

⁵⁸. Epictète, *Manuel*, Mille et une nuits, Paris, 1995, p. 12, 15.

⁵⁹. Eric Fiat, *op.cit.*, p. 19.

instant, le frisson extatique du bonheur, fût-il sobre et contenu comme la sage satisfaction du travail bien fait ? Il existe bien une certaine égalité entre les individus, quand dans l'instant qui suit le coup de foudre amoureux ils sont figés d'étonnement et de bonheur. La liaison étymologique est belle quand l'étonnement, ce levain de la démarche philosophique, tire son essence du feu du tonnerre (en latin, *attonare* : frappé du tonnerre). En revanche, il est vrai que le handicapé peut par abandon, faiblesse ou désespoir s'imposer et imposer à son entourage une vie infirme, amputée de tout désir, dissuadant toute initiative vertueuse à son endroit et bannissant du cercle familial l'idée même de bonheur. Pour connaître un homme il faut connaître son histoire. Pour se connaître il faut en revanche être capable d'oublier sa propre histoire, jalonnée en ce qui concerne le père, de douleurs, de souffrances, de frustrations, de combats et de compromis léonins. C'est ce que Nietzsche préconise : « *Celui qui ne sait pas se reposer sur le seuil du moment, oubliant tout le passé, celui qui ne sait pas se dresser, comme le génie de la victoire, sans vertige et sans crainte, ne saura jamais ce que c'est que le bonheur, et, ce qui pis est, il ne fera jamais rien qui puisse rendre heureux les autres* »⁶⁰. Cette force, le père peut la trouver parmi les siens, comme il l'a puisée en lui-même, dans le rapport qu'il établit avec son environnement, la cité, son temps. Rapport aux siens qui efface toute distance, rapport à la cité dont il surmonte le regard, rapport de la terre à son handicap qui le « convie » à la prudence, la tempérance, à la juste mesure en toute chose, ce qu'Aristote nomme la *phronesis*. Le bonheur se conçoit à travers les actes et les événements prennent tout leur sens dans l'attitude qui les reçoit. Quand le père prend conscience de la compassion que lui témoigne son entourage, que l'habitude évolue dans les esprits comme une seconde nature, alors le bonheur prend un sens particulier. Il n'est pas reçu à travers le prisme de la raison, mais il émerge de l'être comme l'instinct guide l'animal. A l'instar de ce dernier, tel le loup dans la tanière de sa meute qui ne prélève dans la nature que sa juste part pour survivre, ce bonheur est mesuré ; il est harmonie et équilibre, celui qui manque tant au handicapé dans le monde des valides. Une forme de « *bonheur qui ne s'accomplit ni dans la paresse*

⁶⁰. Frédéric Nietzsche, *Seconde considération intempestive (inactuelle)*, Flammarion, Paris, 1998, p. 7.

intellectuelle, ni dans celle du corps, mais qui est avant tout équilibre, mesure et tempérance dans la culture de soi, le souci de soi dans le but d'accepter ses imperfections pour mieux les dépasser »⁶¹. Ce bonheur qu'Aristote désigne comme « *l'activité de l'âme conforme à une vertu accomplie* »⁶², nécessite liberté de pensée, réceptivité, et ouverture d'esprit à l'autre. Cette disposition particulière, comme l'aptitude à la compassion, échappe à la plupart des habitants de la cité trop absorbés par le seul hédonisme ambiant, ayant oublié l'eudémonisme révélé dans la juste mesure, cette touche supérieure d'humanité. Elle dévoile le *Moi et le Toi qui s'éveillent dans la grâce du Nous, comme un envol qui, dans la réciprocité des gestes, esquisse les contours de leur entité*. Elle est gratitude partagée, elle devient bonheur d'aimer. Cette harmonie re-trouvée par la famille ne signifie pas renoncer aux plaisirs, mais lui donne une fois côtoyée, la place consentie à la grâce.

La béquille remise au placard conduit l'ensemble des membres de la famille à se *dé-couvrir*, en se débarrassant des oripeaux des fatalismes et de la résignation, à évoluer dans la quiétude d'une harmonie protectrice partagée au cœur de la maison bâtie à la mesure de cet attelage particulier, où l'habitude consolide les esprits et où le bonheur s'éveille à la lumière de la *phronesis*. Mais puisque la famille ne vit pas dans l'autarcie et qu'elle prospère dans le cadre de la cité, la question se pose de savoir si la trame constituée de l'histoire du père, des habitudes de vie familiale et de l'éducation dispensée à la progéniture, constitue une propédeutique adaptée pour ce fils qui, une fois l'enfance passée, partira vivre sa vie d'homme et confronter les fruits de son éducation et la force de son esprit aux réalités du « monde du dehors ».

⁶¹. Eric Delassus, « Bonheur et philosophie », *Cogitations*, Blog de l'auteur, 1995.

⁶². Aristote, *Ethique à Nicomaque, Livre 1, Chapitre 2*, Classiques de poche, La Flèche, 2007, p. 41.

Chapitre III

LE FILS PRODIGE OU LA BEQUILLE EN BANDOULIERE

Schopenhauer a dit : « *Parce qu'un homme a joui du plaisir de la procréation, un autre (son fils) doit vivre, souffrir et mourir. Comment pourraient-ils ne pas former qu'une seule et même chose ?* »⁶³. Aux confins de cette affirmation couverte du sceau du pessimisme et d'une forme de renoncement, Schopenhauer nous confie en contre-jour les deux éléments fondamentaux de sa philosophie : l'irruption de la volonté et celle du désir. Désignant l'Un à travers la communion des vies, il suggère ce devoir dont hérite le fils (il doit) à assumer sa part, dans le « *renoncement du vouloir vivre au désir et au sentiment de soi pour reconstruire la plénitude de l'être et sa sérénité (Nirvâna), c'est le passage que l'homme exécute alors de la vertu à l'ascétisme* »⁶⁴. Mais la volonté est chose en soi et désigne le principe irréductible de l'homme. Ainsi le prouvent ce père handicapé et sa famille qui trouvent en eux la volonté de cheminer sur les terres incertaines menant à la vérité. Et bien qu'il porte la béquille paternelle en bandoulière, l'encombrement de celle-ci n'est pas rédhibitoire pour le fils à la réalisation de son être et de sa sérénité, hors du champ du seul dépouillement. Le handicap du père n'empêche pas l'émergence de l'homme révélé après les passages successifs de l'enfance à l'adolescence et de l'adolescence à l'âge adulte. Mais ce morceau de bois porté dans le dos différencie le parcours du fils par l'originalité d'une vie à prendre part aux outrances comme aux joies ordonnées par l'infirmité de ce père souffrant, envisagé et aimant.

« ... Je crois que c'est au contact des gens que j'ai senti évoluer ma conscience de l'infirmité de mon père. Au restaurant par exemple, petit, je pensais que l'attitude réservée ou au contraire trop prévenante des serveurs à son égard et à la vue de ses blessures (certes impressionnantes) étaient une traduction de la même admiration que je lui vouais et j'en étais plutôt fier. Plus tard, adolescent sûr de moi et

⁶³. Didier Raymond et Frédéric Pajak, *op.cit.*, p. 129.

⁶⁴. *Idem*, p. 160.

traînant mon impatience tout le long de ces repas en famille, j'interpélais le personnel au regard trop insistant en leur « proposant » avec insolence une photo en souvenir du passage de papa, lui-même d'ailleurs agacé par mon attitude. Bien plus tard, je cherchais à capter le regard de ces jeunes serveurs impressionnables comme pour leur dire : tout va bien, pas de panique, ce n'est qu'une blessure, rien de plus. »

Ainsi, de l'enfance imprégnée de la « chose », en passant par l'adolescence revendicative refusant toute entrave à sa liberté mais néanmoins toujours attachée à cette béquille, jusqu'à l'âge d'homme apte à relativiser le poids de l'atèle et le regard ou le non-regard des autres, le fils ouvrira les portes successives de sa vie avec les clefs forgées au feu commun de la cité et de ses contemporains, mais sous le fer particulier du handicap parental, tenu solidairement à bout de bras par l'entière famille à force compassion.

L'enfant initié et le père, ce héros

« ... Aussi loin que je me souviens de mon enfance, je n'ai jamais eu quelque doute, ou peur que ce soit, face à l'infirmité de mon père. Béquilles et jambe artificielle faisait partie de lui, et même sa main atrophiée si impressionnante pour les autres ne m'interpelait pas. J'aimais qu'il prenne appui sur mon épaule pour se déplacer en terrain difficile, cela me confortait dans mon rôle de fils. En revanche, dans les moments de silence où je pouvais l'observer, laissant mon esprit aux mains de mon imaginaire, ce n'est pas un autre père valide que je dessinais, non, mais cette jambe « décrochée » du corps de l'enfant qui m'obsédait. Où était-elle ? Abandonnée sur place, laissée à la merci de quelque prédateur ? Cette vision me donnait un aperçu de ce qu'était la mort. La mort, déjà, je n'avais pas sept ans et lui faisait face dans un combat singulier pour protéger cette petite jambe, seule, si seule... Je l'aimais ce père, si démuni et gêné parfois dans ses mouvements (et pourtant si pénible aussi comme le sont les pères...). Les questions fusaient dans un flux angoissant et plein de colère à la fois. Sans m'en rendre compte, je grandissais, plus vite que mes camarades, oui, je grandissais ». Cet enfant évolue comme tout autre au sein de sa famille, en fils aimant et impliqué, en camarade de jeux, mais la bulle de son innocence absorbe une

expérience pour le moins originale, partagée avec son père infirme autour de la béquille, comme un éveil prématuré de sa conscience formée aux vertus du silence.

L'enfant et l'expérience adulte

L'émergence du « Je » surgit comme la lumière à l'esprit de l'enfant qui ne faisait que sentir et qui dès lors, se pense. Dans la construction de sa personnalité, le mental est conditionné par le contenu et la structure. Le contenu avec lequel il s'identifie est son milieu, son éducation... La structure est déterminée par le processus d'appropriation et d'identification à un objet, composante de l'ego. « *La plus fondamentale des structures mentales par laquelle l'ego peut exister est donc l'identification. Etymologiquement, le terme vient du latin idem qui veut dire pareil et facere, qui veut dire faire. Donc, quand je m'identifie à quelque chose, je fais pareil et ainsi il devient partie de mon identité...* »⁶⁵. Poussons plus avant la théorie d'Eckhart Tolle dans la réalité de la vie de l'enfant qui va bien au-delà de l'objet. Si au commencement tout n'est qu'image, sons et mouvements, la structuration de l'esprit en tant qu'élément de la famille évolue dès l'éclosion du « Je ». Papa devient mon papa, maman, ma maman, etc.... suivant de près l'identification filiale et familiale. La question de l'identification avec un père invalide, fût-il amputé, aveugle ou hémiplégique se pose dès qu'on entre dans le registre du faire pareil. Le fils est-il apte à élaborer une symbiose mentale et identitaire avec le géniteur handicapé ? En fait, il l'est, mais cette symbiose les unit dans l'« *être pareil* » et non le faire pareil. Ainsi, les gestes souvent mimétiques des garçons imitant leurs pères dans leurs métiers, leurs jeux, leurs sports, leurs attitudes, n'ont pas de sens ici, car le mouvement vers ce papa infirme n'est pas appropriation mais réception. L'enfant vit le handicap, le côtoie, le touche, l'oublie même et le retrouve dans une expérience qui dépasse la simple préhension phénoménologique. Ce fils qui envisage son père balaie de sa belle innocence tous les déterminismes, les préjugés et autres fatalismes qui prévalent dans l'esprit des adultes du dehors. Mais cet *être pareil* ne vaut que dans l'échange et le partage entre les deux acteurs. A l'heure où l'on déploie à tout-va des

⁶⁵. Eckhart Tolle, *La transformation de la conscience*, conférence de Hambourg, 2002.

cohortes de cellules psychologiques pour accompagner la pose d'un « sparadrap » et que l'on croit évacuer le stress, la peur ou le désarroi en commandant : « fais-moi un dessin de ta frustration », eux n'ont que leurs âmes et leurs regards interpénétrés pour s'élever au-delà du paraître et de l'objet. Cet échange s'élabore dans la matière brute de la réalité, quitte à bousculer la sensibilité intacte de l'enfant. Puis il s'apaise dans la compassion et s'enrichit dans l'habitude.

La force et la richesse de l'imaginaire pourrait cependant amener le fils à se détourner de la réalité paternelle. Mais l'enfant, loin de chercher à créer un papa valide, concentrera sa puissance d'imagination à échafauder une mythologie mettant en scène son héros afin certes, d'impressionner ses camarades mais de se préserver d'abord, ainsi que son père, des agressions du dehors. Cette conscience imageante ménage le principe de réalité comme une compensation à la dure réalité de la vie du père. Ce recours est positif, *« en tant que l'imagination est spontanéité, je l'appelle imagination productrice. [...] De plus, cet objet qu'est l'image, forme système avec d'autres images, de sorte que l'imaginaire se constitue spontanément comme un autre monde face au monde de la réalité »*⁶⁶. Mais le champ de l'imaginaire étant infini, l'enfant peut également s'égarer dans les bois obscurs des tourments et du questionnement en détournant une réalité déjà bien difficile.

Aux angoisses, aux interrogations qui se perdent dans le néant, aux conjectures traumatisantes et aux réveils brutaux, le père devra appliquer à son tour ce baume apaisant élaboré au pilon de la réalité dans la texture de mots rassurants. Ainsi, il demeure ce héros, un bout de papa est toujours un papa. A la manière de l'écolier qui « saute une classe » en raison de ses aptitudes, le fils lui, saute des étapes de l'enfance dans cette initiation aux « choses de la vie » qu'il affronte aux côtés de son père. Ce passage le différencie des autres enfants et dans une certaine mesure, des adultes. Et le fossé se creuse d'avantage encore dans la solitude des moments composés dans le silence.

⁶⁶. Emanuel Kant, *op.cit.*, p. 140.

Le silence, la solitude, l'éveil

Lorsque du fond de son berceau, le nourrisson perd le contact avec le visage de sa mère et que s'installe le silence, il éprouve les premières manifestations de la peur exprimée en pleurs et gestes de colère. Puis, bien avant de goûter aux plaisirs de la vacuité, l'enfant, "*l'infans : celui qui ne parle pas*", peut se retrouver seul, armé de sa seule petite expérience mais fort de la pureté et de l'authenticité de son innocence. On l'imagine assis, discret, silencieux plongé même furtivement dans ses pensées, ou le regard fixant son père, qu'il semble engloutir par son intensité. « *Et quelque chose d'étrange se produit quand vous percevez le silence, ce qui signifie prêter attention au silence [...] Et durant ce moment de perception, d'écoute de cette dimension du silence, vous êtes entièrement présent dans ce moment, vous habitez entièrement ce moment, étant en lui totalement* »⁶⁷. Ce détachement autant exploration qu'introspection, l'entraîne dans les limbes de sa fragile candeur. Certes, il ne dispose pas de la profondeur de champ qu'apporte l'expérience, mais sa jeunesse et sa spontanéité compensent largement un point de vue soumis à la relativité qu'inspirent les relations, les compromis et les compromissions de la vie.

Il n'est pas encore sujet aux visions en trompe-l'œil qu'impose la réalité sociale, comme le confesse Robinson Crusoe, perdu dans sa solitude : « *Mais mes relations avec les choses se trouvent elles-mêmes dénaturées par ma solitude. Lorsqu'un peintre ou un graveur introduit des personnages dans un paysage ou à proximité d'un monument, ce n'est pas par goût de l'accessoire. Les personnages donnent l'échelle et ce qui importe d'avantage encore, ils constituent des points de vue possibles, qui ajoutent au point de vue réel de l'observateur d'indispensables virtualités* »⁶⁸. Pour l'enfant, le regard en tant qu'expédition mentale perce au cœur du sujet, sans l'entrave des relativismes adultes, sans crainte de quelque impératif catégorique que ce soit. Il s'éveille dans sa belle et originelle liberté. Par ailleurs, l'enfant qui a goûté au miel de la compassion dans l'agir, accède au menu aigre-doux du cogito. Le faisceau de ses pensées s'approprie les blessures du corps paternel dont

⁶⁷. Eckart Tolle, *op.cit.*

⁶⁸. Michel Tournier, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, Gallimard, Paris, 1972, p. 53.

il partage les angoisses post-traumatiques. Il embrasse le corps et l'être jusque dans le labyrinthe et les pièges discriminant de la cité. Il devient ce « *compagnon de souffrance, soci malorum, compagnon de misères, my fellow sufferer. L'expression [...] jette sur le prochain la lumière la plus vraie, et rappelle à [...] l'amour du prochain, dont nul ne pourrait se passer et, dont par conséquent chacun est redevable* »⁶⁹. En fait, il porte ce père de combats et de souffrances comme le père porte l'enfant blessé, avec force et attention. Ainsi, le fils approche des lisières de la paternité, celles de la responsabilité d'autrui et il convertit son regard d'enfant en œil adulte capable de percevoir l'écho des plaintes du corps blessé. Cette attitude est plus longue à émerger, quand le fils reçoit en ricochet le choc d'un père emporté dans la maladie ou l'accident. La pensée du fils se heurte alors à l'image défunte d'un papa valide et « normal ». Mais cette liberté pure de l'esprit s'affranchit des représentations passées, pour étreindre dans la solitude et le silence de sa pensée la seule réalité de ce papa soudainement diminué.

C'est là, quelle que soit la situation, que naît aussi la force de l'émotion, du sentiment et de la compassion, cette aptitude à se reconnaître dans la souffrance ou le désarroi de l'autre, ce geste suprême parfois oublié plus tard, qui consiste à gommer toute distance imposée par les conventions ou les peurs. L'enfant devient père, comme un père verrait son fils, le corps recroquevillé dans son fauteuil, livré à la pesanteur, noué dans l'enchevêtrement de ses douleurs ou la raideur de ses membres aussi rigides que du bois sec. Il s'élève alors, transcendé par la force de l'amour et les traits du désespoir mêlés : « *Le soir, on a besoin d'une clé à molette pour les déshabiller. Quand on leur retire leur cuirasse, on remarque sur leur torse nu, des traces violettes que l'armature a laissées et on retrouve deux petits oiseaux déplumés qui tremblent* »⁷⁰. Ainsi, dévoilé par ses larmes ou la confession balbutiante de son amour (mon papa, c'est mon papa !), le fils peut lui aussi saisir la béquille et se faire porteur ou brancardier volontaire. L'infirmité fixée à son esprit telle une béquille en bandoulière, heureux de ce poids supplémentaire, le petit soldat se veut héros à son

⁶⁹. Didier Raymond et Frédéric Pajak, *op.cit.*, p. 99.

⁷⁰. Jean-Louis Fournier, *Où on va papa ?*, Stock, Paris, 2008, p. 64

tour et considère avec bonheur l’empreinte plus marquée de son être sur le socle de la vertu, « ce que je fais, c’est bien ». Cette fierté en fait un enfant sinon différent, au moins prématurément initié à une autre école de vie que celle du commun de ses camarades de jeux.

L’éveil prématuré de l’esprit propulse l’enfant à la cime des vertus, même si son inexpérience peut provoquer quelques vertiges ou refus d’obstacles face à la profondeur de ses sentiments. Peu importe, il porte désormais ce handicap à l’épaule, même s’il risque de lui paraître plus encombrant à l’âge où le besoin d’autonomie spatiale et d’indépendance intellectuelle bousculent esprit et hormones. La tentation devient forte de ranger son héros au placard d’une enfance estimée révolue, afin de prendre en main sa propre destinée. Mais....

L’adolescence ou les désarrois de Rodrigue

Mais, l’histoire, son histoire est en route. L’enfant devenu jeune homme s’éloigne de plus en plus de la tanière pour explorer les mystères de la cité. L’adolescence se déroule comme un processus d’apprentissage progressif et de construction identitaire, au terme duquel vient le temps de l’adulte libre et éclairé, mais... Mais l’individualisme propre aux sociétés démocratiques modernes soumet la famille à une déconstruction de l’échelle traditionnelle des âges. Cet héritage postrévolutionnaire du XVIIIème siècle trouve notamment sa source dans "l’Emile" de Jean-Jacques Rousseau, quand il prône en substance l’abolition de la hiérarchie des âges, en mettant l’enfant au même niveau que l’adulte. Les deux, participant à la même humanité, doivent disposer des mêmes droits. L’exploitation abusive de ce mouvement a contribué au délitement graduel de la famille traditionnelle et de ses valeurs, ainsi qu’à une aspiration frénétique à l’éternelle jeunesse et au règne de l’enfant roi⁷¹; roi qui s’installe pourtant dans la maison familiale bien au-delà de sa majorité. Il paraît donc légitime de s’interroger sur la force de résistance de l’habitude aux humeurs du « dehors ». Le fils se confronte aux influences d’une époque qui défient sa jeune expérience éthique et le contraint malgré lui à « se choisir »

⁷¹. Eric Deschavane et Pierre-Henri Tavoillot, *Philosophie des âges de la vie*, Grasset, Paris, 2002.

prématurément. « ... Je détestais cette plaque bleue estampillée GIG collée au pare-brise de la voiture, autant que cette carte d'invalidé qui donnait droit à quelques privilèges de priorité, de réduction et autres places réservées. Non tant pour leur nature, que pour les réactions qu'elles provoquaient chez les autres, les valides, les pressés, les incivils des parkings, les compressés dans queues de super marchés et autres jaloux compulsifs... A ces moments là, mon esprit se débattait entre l'amour pour mon père, cette habitude clanique pour l'aider à évoluer dans la cité, la haine que je vouais aux gens, leurs regards, leurs commentaires chuchotés et leur indifférence aussi envers le héros de mon enfance. Petit à petit je cédaï à l'envie de capituler en lui suggérant de temps à autre de se ranger à l'ordre des valides, sans ces petits avantages qui le démarquaient. Mais il tenait bon, dans une belle et fière et paternelle sérénité ».

Les défis oubliés de l'adolescence

Fils de handicapé autant que de son siècle, l'adolescent évolue entre la culture familiale qui l'a nourri par l'éducation et l'ambiance générale d'une cité dont l'influence est prégnante. La force spirituelle acquise dans l'habitude de cette vertu propre à son enfance se heurte alors à l'intersubjectivité et au social. Ces nouvelles dispositions le détachent de l'hétéronomie pour l'emmener vers l'autonomie, qui lui procure distance par rapport à la loi parentale. Mais il n'en est pas pour autant adulte : triptyque bâti autour de l'expérience, de la responsabilité et de l'authenticité, même s'il a bu au calice de la compassion, forme d'implication éthique majeure. Si l'indépendance est encore loin, l'adolescent se nourrit au sein de l'autonomie. « *Nous sommes tous inconsciemment influencés à un plus haut degré que nous ne voulons bien l'avouer : l'air du temps pénètre au plus profond de nos poumons et même de notre cœur, nos jugements et nos avis se frottent à une foule d'autres façons de voir coexistantes, s'épointent, s'émoussent imperceptiblement à leur contact ; [...] le réflexe naturel de l'homme n'est donc pas d'affirmer sa personnalité, mais de conformer son opinion à celle de l'époque, de capituler devant le sentiment du plus*

grand nombre »⁷². L'adolescence est-elle alors vraiment cette seconde naissance dont parle Rousseau ou n'est-elle plus qu'une atrophie de l'authenticité et de l'innocence ? Peu importe au fond, l'essentiel réside dans l'épreuve du conflit. Celui-ci, d'ailleurs moins générationnel qu'existential, confronte l'adolescent de la cité, ses aspirations, son être si mystérieux et peut-être inaccessible, aux variations de l'air du temps. Il met en jeu des volontés qui s'opposent : l'être et le paraître. Mais dans ce siècle de confusion des valeurs portées par le tolérantisme, cette attitude de soumission à toute opinion ou acte, s'interdisant tout jugement de valeur face au consensus amalgamant « une série de "ismes", dûment rebaptisés pluralisme menant au nihilisme métaphysique : [...] il n'y a pas de vérité, parce qu'il n'y a pas d'être et les paroles ne sont que des apparences évanescentes, qui ne disent rien »⁷³. Il sera donc difficile pour l'adolescent de se déterminer, tant sa génération est imprégnée de l'esprit de fuite en avant et du « à chacun son jouir ». Quand par exemple, l'éducation sexuelle tant revendiquée disparaît sous le poids d'une pornographie en libre-service, financée par des parents dépassés et consentants, il devient difficile voire impossible de lui expliquer que l'acte sexuel n'est pas une fin mais un moyen d'exprimer l'amour et que celui-ci ne se termine pas forcément par une éjaculation faciale pourtant très appréciée à chaque fin de scène par la starlette de films « X » et qui de fait, pense-t-il, sera forcément appréciée par sa « partenaire ». Il est donc quasi-impossible pour l'adolescent d'aujourd'hui de différencier le bon du bien. Juvénal l'illustre précisément : « *C'est la nature qui veut ça : quand les mauvais exemples viennent de la maison, ils nous nourrissent bien plus vite. Qu'est-ce que tu veux ? Ils pénètrent en nous avec le prestige de l'autorité* »⁷⁴. On pourrait dire que celle-ci, mère de l'éducation, manque en ce siècle impudent dans l'histoire de chacun de ses enfants, ébranlant en cela les fondations de leur histoire personnelle.

Pourtant, à l'instar de ce père handicapé menant sa famille sur la voie du bien, les formes d'autorité sont aussi nombreuses que les moyens d'y parvenir. Au fond, ce n'est pas tant l'objectif que le chemin qui importe. La compassion témoignée au père

⁷². Stéphane Zweig, *Trois poètes de leur vie*, 1928, Philosophie et Spiritualité, Blog S. Carfantan.

⁷³. Dominique Folscheid, *op.cit.*, p. 64, 65.

⁷⁴. Juvénal, *La décadence*, La sagesse des anciens, Anthologie, Arléa, Paris, 2008, p. 41.

et la sollicitude exprimée en retour par celui-ci, sont comme ces panneaux indicateurs qu'il faut savoir et pouvoir lire puis suivre. Ainsi l'enfant tisse son histoire sur l'écheveau des vertus, même si sa lumière n'éclaire que d'un faible trait ces instants privilégiés de vie. Chaque enfant dispose dans un recoin de son esprit, d'un endroit où il peut capter dans la solitude de ses pensées, ces bribes de vérité héritée de l'essence même de l'humanité et puisées au plus profond de ses racines. Fort de cette histoire, l'adolescent dispose de la capacité à façonner petit à petit l'adulte à venir, confronté à l'extrême exigence de ce mode d'être et à la rigueur des obligations qu'il requiert. Ainsi, dans les conflits intérieurs qui l'animent, le jeune homme peut surmonter cette immaturité pour en faire usage comme d'une ingénue et insolente liberté.

Les doutes de Rodrigue

Le nœud gordien de la détermination d'un chemin de vie réside dans le degré d'appréhension de l'histoire propre à chacun. Faut-il s'en détourner pour ne chercher que l'horizon de l'avenir ? Ou faut-il se laisser pénétrer de toutes les influences qui ont modelé l'être, de l'enfance à l'adolescence et accepter de se retourner vers ce passé dont on s'éloigne à chaque pas ? Faut-il craindre d'être pétrifié comme la femme de Loth quittant Sodome et Gomorrhe et ne plus pouvoir avancer ? Aux âges encore insouciantes où l'on se croit pétri de certitudes et d'envies d'envie, le doute point néanmoins quand se présente les choix fondamentaux qui sculpteront l'adulte en gestation. Ainsi, tel Rodrigue déchiré entre l'amour de Chimène et l'honneur d'un père dont il doit laver l'honneur, en affrontant en combat singulier le père de son aimée, le fils du handicapé se confronte au choix entre la fidélité ou le renoncement aux préceptes dont il fut oint dans la lumière de la compassion.

*« Percé jusques au fond du cœur
D'une atteinte imprévue aussi bien que mortelle,
Misérable vengeur d'une juste querelle,
Et malheureux objet d'une injuste rigueur,
Je demeure immobile, et mon âme abattue
Cède au coup qui me tue...
Que je sens de rudes combats !...
Réduit au triste choix ou de trahir ma flamme,*

*Ou de vivre en infâme,
Des deux côtés mon mal est infini »⁷⁵.*

Certes, les dilemmes cornéliens qui animent le fils, n'ont pas la portée d'un choix entre l'amour, l'honneur et la mort, mais ils interpellent sur son identité et sa plasticité ainsi que sa perméabilité aux éléments extérieurs. Certains estiment que l'individu n'échappe pas au port du masque que lui confectionne la société avec laquelle il doit composer, même si l'individuation émerge par ailleurs de la « *force suggestive des images inconscientes. [...] Grâce à la persona, on veut apparaître sous tel ou tel jour, ou l'on se cache volontiers derrière tel ou tel masque ; oui, on se construit même une certaine persona donnée, pour en faire un rempart* »⁷⁶. L'adolescence qui instruit et forme ne serait donc qu'une succession de séances de maquillage, et la persona se résumerait à un rôle de composition qu'il conviendrait d'adapter en fonction de la scène, du décor et du scénario. Cette attitude consisterait à occulter l'histoire composée dans cette tanière familiale au rythme d'une enfance imprégnée de l'habitude vertueuse inspirée par la béquille. Elle remiserait au second plan d'une vie faite d'apparences trompeuses cet être immergé dont les apparitions gêneraient une progression comme autant d'anachronismes impropres à la survie dans le monde du dehors. Et pourtant, à l'instar d'un Rodrigue pétrifié à l'heure du choix, cet « encore enfant » armé d'une conscience en pleine maturation peut se déterminer dans les rôles qu'on lui propose. Quel collégien, quel lycéen, quel ami, quel amoureux, quel adolescent, quel frère et enfin quel fils suis-je ? Etre par soi et non en fonction des tentations, des mirages ou d'un consensus subi, tel est le défi pour tout adolescent dans sa marche vers l'âge adulte.

Ainsi, il faut revenir à l'histoire. Se tourner exclusivement vers le passé revient à ne plus passer que des nuits sans sommeil. Oublier le passé reviendrait à « *ne plus voir que le devenir en toute chose, ne plus croire en soi, se perdre dans la mer du devenir* »⁷⁷. La ligne de partage se situe donc dans la juste mesure entre la lumière du devenir et l'obscurité de l'histoire. La position du curseur de cette médiété

⁷⁵. Corneille, *Le Cid*, Le Monologue de Rodrigue, Acte I, Scène 6, 1636.

⁷⁶. Carl G. Jung, *Dialectique du Moi et de l'inconscient*, Folio, Paris, 1986, p. 118.

⁷⁷. Friedrich Nietzsche, *op.cit.*, p. 7.

est relative à chaque individu : « *il y a un degré d'insomnie, de ruminant, de sens historique qui nuit à l'être vivant et finit par l'anéantir [...] Pour pouvoir déterminer ce degré et par celui-ci, les limites où le passé doit être oublié sous peine de devenir le fossoyeur du présent, il faudrait connaître exactement la force plastique d'un homme, [...] cette force qui permet de se développer hors de soi-même, d'une façon qui vous est propre, de transformer et d'incorporer les choses du passé, de guérir et de cicatriser des blessures, de remplacer ce qui est perdu, de refaire par soi-même des formes brisées* ». ⁷⁸ Quelle joie de constater qu'à plus d'un millénaire de distance, les penseurs et penseurs de l'âme et de l'esprit se rejoignent dans l'appréciation de cette mesure à portée de conscience, dont dispose tout homme voulant donner sens à sa vie ! Ce curseur, guidé dans l'enfance par la main parentale soucieuse d'éducation, est progressivement laissé à l'initiative de l'adolescent, assailli des influences extérieures dont il a du mal à trier le bon grain de l'ivraie. L'autonomie revendiquée se perd dans le labyrinthe d'un monde où le sens des valeurs se réduit comme peau de chagrin et ouvre la voie au doute et au vertige. On l'agresse de toute part à grandes rasades d'une eau de jouvence sensée prolonger à l'envie une jeunesse exonérée de responsabilités, couverte des artifices d'un bien être matériel et dépouillée du sens et du désir de vertu. Jeunesse dont on ne voit plus la fin, qui de la belle trentaine vantée dans les années soixante-dix, a muté en ce début du vingt-et-unième siècle en belle soixantaine, portée par des générations de déserteurs de l'esprit, vendues aux marchands du temple d'un matérialisme crasse, écrasant toute velléité intellectuelle sous le joug du tolérantisme.

Le fils du handicapé, béquille en bandoulière, las d'en ajuster le port afin de pouvoir évoluer hors de la tanière familiale, est tenté de détourner son esprit des valeurs acquises dans cette bulle d'harmonie matricielle. Tout devient alors question de plasticité et de résistance. Quand l'adolescent demande à son père de se conformer aux règles communes et de faire fi de ses difficultés physiques, entend-il le rappel à l'ordre moral d'Epictète résonnant comme la tape bienveillante sur le crâne ? « *La plupart du temps, notre conduite se mesure à l'aune de nos relations. Celui-ci est*

⁷⁸. *Idem*, p. 7.

*mon père ? Je dois prendre soin de lui, lui céder en tout, supporter ses injures et ses coups. " Mais, c'est un mauvais père ! " Eh bien, la nature ne t'a fixé de vivre avec un bon père, mais avec un père »*⁷⁹. Sur le seuil du moment dont parlait Nietzsche, le fils aura-t-il en lui le désir de prolonger le souffle de l'habitude ? En sera-t-il suffisamment imprégné ? Saura-t-il encore convertir en actes vertueux et en comportements responsables ce regard qui envisageait son père ? Saura-t-il en tirer la substantifique moelle pour passer le cap difficile de l'hétéronomie de l'enfance à la liberté responsable et éclairée de l'adulte ?

Lui seul a la réponse. Mais sa conscience éveillée jadis à l'onde pure de son Être, puisée à la source de son humanité, est irriguée d'une histoire où la compassion, quintessence de l'amour a pris une place primordiale. Il peut donc toucher le bois de la béquille qu'il porte à l'épaule. Ce geste, comme l'effort dans l'action, ou le regard porté vers son passé, n'a pas le poids d'un héritage lourd à assumer, mais la puissance d'une culture à explorer. On ne peut donc que souhaiter (dans le style des nouvelles mythologies cinématographiques intergalactiques et hollywoodiennes) à cet adolescent nourri par ailleurs au lait « hyper allégé » du tout médiatique, qui se pense gêné aux entournures de son indépendance naissante et qui dispose pourtant d'atouts considérables : « Que la force soit avec toi ! ». Peut-être saura-t-il ainsi goûter plus tard au bonheur de l'homme qui se choisit.

L'âge d'homme : le handicap revendiqué

Dans l'hypothèse où l'adolescent devenu adulte a su se déterminer en prenant garde à suivre le cap de ses désirs tout en veillant à conserver trace du sillon frayé dans l'océan du passé, il aura ouvert dans son champ spirituel l'éventail des attitudes qui s'offrent au seuil du moment des choix. Ainsi, la béquille encombrante devient complice et son énergie le rappelle au bon souvenir du temps de la compassion, de l'harmonie et d'un bonheur bâti à la juste mesure d'une famille si banale et si différente à la fois. L'opportunité rare de s'étonner lui-même par l'expérience vécue,

⁷⁹. Epictète, *op.cit.*, p. 23.

comme dans l'exploration des voies tracées par le philosophe ou le religieux, lui procurera l'insigne privilège de comprendre les autres comme il a compris son père. Il dispose ainsi d'une riche palette de références dont il peut à la manière du peintre user à volonté pour aboutir à l'objet de ses désirs, de l'idée qu'il se fait du bonheur, ou mieux de son bonheur. Par ailleurs, le fils du handicapé si révolté dans l'adolescence face aux regards scrutateurs des « autres », pourra assagir sa colère dans la compréhension de cette faiblesse si humaine qui trahit en d'autres temps un certain Chrysisse. Enfin, il bénéficiera de ce privilège rare qui sied aux hommes qui se choisissent : la grâce.

La grandeur de l'homme qui se choisit : béquille philosophique

Plus les années passent, plus la béquille rétrécit jusqu'à ne plus gêner l'adulte dans sa vie, ses activités et son rôle au cœur de la cité. Pourtant, de temps à autres, son bois bat les dos comme le clapot la digue. Le handicap ressurgit alors comme les visages viennent à l'esprit en vagues de souvenirs qui rapprochent des gens, du temps et des événements passés. La communion familiale autour du combat du père a contribué à enrichir les consciences et modeler les caractères à la lumière de la vertu. Après l'éveil aux aurores de l'enfance dans la rationalité de l'infirmité, après les doutes existentiels d'une adolescence ballotée entre aspirations personnelles et devoirs filiaux, l'adulte peut se tracer un chemin qui offre une vue perspective sur son passé. Passé dont il peut ne pas se souvenir, mais qu'il ne peut oublier, parce qu'il est ancré dans les fibres de son corps comme autant de marques indélébiles, et dans son esprit comme autant d'images et d'impressions.

Il a partagé avec son père un art de vivre eudémonique tendant vers le bien, comme une sage satisfaction révélée dans l'acte vertueux et l'habitude. Enfant, il s'est dégagé de l'hétéronomie familiale, pour trouver en lui le désir d'agir dans la compassion dont il combla son père, trouvant la force dans le silence d'une solitude qui l'amena à dépasser les contingences du handicap pour envisager ce héros tant aimé. Adolescent, l'esprit embrumé dans l'anarchie des courants, cherchant sa voie entre morale, devoir, éthique, bonheur, désirs et plaisirs et impératifs de toutes sortes,

il eut du mal à se déterminer pour dégager un passage à grands coups de machettes intellectuelles, théologiques et matérielles dans la jungle d'une société utilitariste. Adulte, le voici armé de sa conscience, de son expérience et surtout de sa liberté.

Que faire de cette béquille ? L'oublier ? Impossible, elle a imprégné l'histoire de cet être en devenir et demeure imbriquée dans son esprit comme l'écorce du chêne recouvre graduellement le panneau cloué sur son tronc. La camoufler sous les habits d'un paraître teint d'indifférence ? Inutile, la sève dont elle a imprégné la conscience ne ferait que provoquer gêne et démangeaisons pouvant exciter la chaleur de l'inconfort, de l'embarras et de la « mauvaise conscience » jusqu'à la brûlure de l'indignité. Le déni n'est-il pas d'ailleurs qu'une étape qui mène à l'acceptation ? Et comme le rappelait Epictète, à chaque fils "son" père et non "un" père. Quel intérêt aurait donc ce fils, jadis émerveillé par son héros, initié aux vertus de la compassion, de ne plus se souvenir du baume apaisant de l'amour ? Que faire alors ? Oublier le père, aller jusqu'au parricide dans une posture stoïcienne et ne plus voir chez ces autres handicapés que l'objet dépouillé de toute sensibilité, à force d'analyse dans l'effort du détachement, au risque de se perdre lui-même hors de toute humanité. Ou peut-être faut-il la reprendre à bout de bras, comme l'étendard du combat et des souffrances paternels et se faire porteur engagé d'une obligation de mémoire. Porter les coups de l'attèle jusqu'aux marges d'une morale du devoir, universalisant la maxime de sa *praxis* et verser dans l'impératif catégorique kantien : « *Agis comme si la maxime de ton action devait être érigée par ta volonté en loi universelle de la nature* »⁸⁰.

Mais cette attitude reviendrait à s'obliger soi-même et à douter d'une raison hétéronome jusqu'à scléroser la conscience dans une forme d'idéation du handicap et perdre tout droit au libre arbitre et à l'erreur, ces parts indissociables de l'humanité. La béquille redeviendrait croix et le chemin serait ponctué de stations dédiées au repentir. Elle le noierait dans l'obscurité d'une foi dans la répétition mécanique de quelques prières, ablutions et autres onctions à l'eau bénite. La vie ressemblerait à ces

⁸⁰. Emanuel Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, Classiques de poche, Paris, 1993, p. 95.

inclusions résines dont la belle transparence fait oublier l'immobilisme et l'enfermement du sujet. « *Les religions sont comme les vers luisants : pour briller, il leur faut l'obscurité* »⁸¹. Mais si, dans le cours d'une vie qui a croisé ne serait-ce qu'une fois la grâce et la lumière de la vertu, sans renier ni la morale, ni le devoir, il était possible pour ce fils de combiner ses qualités intrinsèques et faire simplement le bien pour lui-même.

Il trouverait en cette béquille l'énergie libératrice de fraternité, autre expression de l'amour. Fraternité qui tournerait le dos à la solidarité institutionnelle bon marché qui déguise une émotion vraie sous des emphases médiatiques déplacées, proposée en soldes permanentes au nom d'un idéal humaniste dans une société du tout matériel, du confort de l'esprit endormi à grandes injections du poison de la moraline, cet ersatz de vertu. Une fraternité qui révèle l'homme bon « *... qui n'est pas celui qui s'est rendu bon, mais celui qui a fait le bien pour lui-même. Or le bien est la "cause" du monde. La moralité ne peut jamais se prendre elle-même pour fin* »⁸². En fait, chaque homme se retrouve en de nombreuses occasions aux carrefours déterminant le sens de sa vie.

A chaque occasion, il sait quel est le bon chemin à prendre, sans exception, parce qu'il dispose de l'arme impitoyable de sa conscience. La béquille en bandoulière agit comme la pointe d'avant-garde de cette force. Alors, il faudra au fils adulte le courage d'affirmer ses convictions, ses inclinations pour l'acte vertueux, contre toutes les contradictions de ce monde qui pousse à l'individualisme et au chacun pour soi. La beauté suprême de la nature humaine revient alors à se choisir, à assumer ses responsabilités d'homme.

La responsabilité et autrui : comprendre Chrysippe, enfin !

Cette responsabilité ne se cantonne plus au seul périmètre de sa vie, à la famille ou son rôle dans la cité. Mais le fils du handicapé devenu homme, doit entendre sa responsabilité comme l'occasion de pérenniser ces moments intenses et

⁸¹. Didier Raymond et Frédéric Pajak, *Schopenhauer dans tous ses états*, op.cit., p. 107.

⁸². Hans Jonas, *Le principe responsabilité*, Champ Flammarion, Paris, 1990, p. 168.

riches de communion avec son père. Aux silences solitaires de l'enfance, aux joutes existentielles de l'adolescence, la béquille lui donne l'opportunité d'ajouter la conversion du regard de l'autre. « *Je dirai maintenant que l'acte de choisir confère une solennité, une calme dignité qui ne se perd jamais tout à fait. [...] l'homme ne devient pas autre qu'il était auparavant, il devient lui-même. [...] La grandeur humaine ne consiste pas à être ceci ou cela, mais soi-même : et tout homme le peut quand il veut* »⁸³. Il ne s'agira plus d'une question personnelle mais de partage, de transmission. Le fils devient éducateur, il prend en charge les appréhensions diverses du commun de ses contemporains face à la différence du handicap.

« ... Je revois cette femme, mère de famille entourée de ses bambins, attendant à l'extrémité du passage piéton que le feu passe au vert en plein été à La Seyne sur mer. La foule est dense des deux côtés de la chaussée, mais un périmètre de « sécurité » isole cette famille des autres impatients. Et quand enfin, les flots de piétons s'élancent, se croisent dans une pagaille bien réglée, la petite troupe elle, ne suit pas le rythme. La mère semble gênée, les petits s'agitent, ils provoquent un ralentissement qui semble excéder les autres. Un petit pleure, immobile, près du contenu d'un sac percé. Les enfants s'affairent à l'aider, la mère s'excuse, les autres passent... Cette femme, cette mère est unijambiste et se déplace à l'aide de béquilles. Je me rends rapidement sur place, avant que le feu ne repasse au rouge. J'interpelle un passant : "Aidez-nous s'il vous plait !" Après un "Mais, euh ... !" confus et récalcitrant, le jeune homme s'exécute, prend un bambin sous le bras et accompagne la petite troupe sur le trottoir d'en face. De remerciements en excuses la mère reprend ses esprits, son souffle, ses loupiaux et son chemin. Le jeune homme satisfait l'accompagne d'un élégant et souriant : " Pas d problème Madame, c'est tout à fait normal", puis il accompagne la troupe qui s'éloigne d'un regard franc, direct et respectueux. » Un petit rien, un petit geste, un petit mot et la lumière vient du chaos. Je pense encore à cette femme qui comme mon père devait endurer sa condition de handicapée, et qui de surcroît, encaissait à chaque regard ou esquive de prunelle, la jauge des valeurs esthétiques qui associent beauté et féminité. Je pense aussi à ce

⁸³. Sören Kierkegaard, *L'alternative*, Textes choisis, PUF, Paris, 1967, p. 136.

jeune homme, contraint certes, mais heureux dans une certaine mesure d'avoir bravé l'indifférence feinte de la cité ». Où la difficulté de faire son métier d'homme est démontrée.

Convertir l'ombre des préjugés et des idées reçues en réalité du handicap éclairé du regard fraternel qui met les individus à égalité. L'essentiel revient d'abord à l'acte de comprendre, ce *cum-predere*, prendre avec. D'abord prendre l'autre dans sa totalité et l'approcher du handicap afin d'appréhender la seule rationalité de l'objet et la diluer dans le sujet : passer du corps (*korp*) à l'être (*leib*). Le prendre « avec Soi » dans le partage de l'expérience passée, en tant qu'elle puisse être traduite en mots et en actions. Ne pas se laisser « sur-prendre » par ses hésitations, ce refus de la vérité du poids du handicap, de l'encombrement de la béquille ou du vertige qu'impose la cécité. Non, le prendre avec cette fraternité d'âme qui nivelle tous les egos et toutes les différences, et l'aider à « sur-monter » ce halètement, cette suffocation primale qui précède le retour de la raison raisonnante.

Bref, com-prendre Chrysippe et le guider progressivement vers la lumière encore aveuglante de la vérité. Ainsi, la béquille finit par motiver la fibre fraternelle du fils qui, dans la transmission des vertus de l'habitude, pérennise le chemin du père infirme, celui de la cohésion familiale et de sa propre responsabilité. « *L'homme dans sa totale maturité, qui est conscient de sa véritable nature, ne suit pas nécessairement les conventions de la société. Il agit au moment opportun et obéit à ce que la situation lui impose, sans que la société soit lésée en quoi que ce soit. Agir selon vos désirs n'est que servitude, par contre, faire ce qui doit se faire, ce qui est juste, est liberté totale, aucune contrainte intérieure ou extérieure ne s'interpose* »⁸⁴. Au fond, le fils adulte revient aux fondamentaux de l'éducation et de l'enfance nourrie au miel de la compassion. En quelque sorte, son parcours, sa praxis, suit les préceptes aristotéliens définissant le bien suprême, comme « *l'activité de l'âme conforme à une vertu accomplie* »⁸⁵. Il emmènera cet autre, qu'il faut instruire et rassurer, face à

⁸⁴. Jean Klein, *La Joie sans objet*, Mercure de France, Paris, 1977, p. 148-149.

⁸⁵. Aristote, *op.cit.*, p. 41.

la réalité du handicap, dans l'effort qu'exige toute action de bien. La vie comme la philosophie est cercle, un éternel retour aux sources.

Et comme son père, il pourra profiter en quelques moments d'une forme de repos de l'esprit, de sérénité, comme cette sage satisfaction puisée dans la juste mesure d'une vie à la fois banale et à nulle autre pareille. S'il cultive et prolonge cette démarche, alors ces instants seront peut-être récompensés d'une touche de cette grâce qui échoit aux hommes de « bonne volonté » : la joie, celle de l'extase dans le bonheur celle qui mène parfois à la béatitude. Et dans l'encyclopédie de sa vie, le fils rajoutera au mot béquille, des synonymes bizarres, dont lui seul connaîtra la portée et l'importance : histoire, douleurs, père, éducation, silences, harmonie, partage, choix, bien... et bonheur ?... Les héritages sont ce que nous en faisons !

CONCLUSION

Le père, le fils et la béquille, une humaine trinité née dans les souffrances et les douleurs du handicap. Cette béquille illustre ainsi, un parcours spécifique que l'homme diminué surmonte dans la révolte, face aux déterminismes d'une cité rivée à ses codes et ses représentations. Un combat venu du fond des âges clouant les infirmes à leurs bouts de bois sans autre perspective d'évolution qu'un statut éventuel de « presque-normal ». Sans illusion sur le regard de la société, mais contraignant la surdité et la cécité des valides sous la pression de la loi, il élabore un art de vivre dans la discrétion, s'armant d'une sage satisfaction à pouvoir mener la vie qu'il aura choisi dans le périmètre restreint de sa liberté. En revanche, à l'abri du foyer familial, le handicap se soumet à la règle de plomb d'une architecture matérielle et spirituelle consolidée au ciment de la compassion. Il éclaire les consciences dans la cohésion de l'habitude confortée par l'acte vertueux et la puissance du regard qui gomme toute asymétrie physique. Les peines s'estompent et le bonheur apparaît dans la juste mesure de l'harmonie. Cette grâce peut même toucher le fils, cet enfant initié au handicap qu'il embrasse dans l'expérience de « l'être pareil », mais aussi comme tout autre bambin dans l'amour de son père, ce héros. Dans le secret des moments de solitude, il éveille en lui une force qui le mène à la rationalité, comme une expérience adulte. L'adolescent, tiraillé entre son désir d'indépendance et un passé qui l'a modelé, pétri des doutes existentiels qui habitent son âge, a la réponse en lui. La béquille à l'épaule lui rappelle les vertus de l'effort dans l'action. Elle n'a pas le poids d'un héritage lourd à assumer, mais la puissance d'une culture à explorer. A l'âge adulte, il dispose du pouvoir d'enrichir les bienfaits du passé dans l'aide fraternelle qu'il peut prodiguer aux autres face à l'appréhension que provoque le phénomène handicap. La béquille est donc révélatrice des êtres, dans la mesure où les actes de la vie sont guidés par la conscience et par une disposition à la vertu.

Au fond, elle agit comme une éducatrice, un faisceau qui éclaire la progression dans l'obscurité et le masque des ombres de nos représentations. Mais

seule, elle ne suffirait pas à tracer un chemin. L'esprit de l'individu agit forcément en symbiose avec les expériences et agglomère grâce à sa plasticité, les éléments qui forgent le caractère et le tempérament. La question demeure de savoir si la part innée portée en chacun (dans l'éventualité de son existence) contribue ou non à l'éveil de l'esprit. Au-delà des contingences qui accompagnent chaque vie confrontée à l'accident ou la mauvaise fortune, le handicap paternel a marqué deux générations dans le terreau initial de la douleur, des souffrances, du sentiment d'exclusion et de la « presque-normalité ». Il en ressort que l'éveil des consciences à la juste mesure s'est révélé dans le combat solitaire du père, l'harmonie familiale riche de compassion et dans l'auto-détermination de l'adulte progressant depuis l'adolescence en équilibre sur le seuil du moment du choix entre repères du passé et désir d'avenir. Par ailleurs, s'agissant de l'infirmité, il convient de confirmer que son influence est affaire de volonté et de capacité à modeler les écueils de la vie en forces positives motivant l'esprit. Enfin, tous ces regards ou non-regards croisés, échangés ou fuyants, donnent tout son sel à autrui. Cet autre envisagé ou envisageant produit sur l'âme l'effet du baume apaisant de la fraternité. Quand il se fait fuyant ou avilissant, il peut blesser et anéantir tout bourgeon de bien. En revanche, l'amour naît des sources les plus inattendues : comme du silence observateur de l'enfant qui, dans l'exhalation de Soi, embrasse son père à l'identique de l'amour paternel.

Mais il arrive parfois que le handicap physique enferme un esprit, de son injuste domination, dans un corps livré à une éternité figée et prisonnière d'un carcan invisible. « ... Aujourd'hui par exemple, quand je regarde ces adultes ou enfants cloîtrés dans un corps recroquevillé, cloué à un fauteuil roulant, je ne vois plus le handicap. Non, ce que je vois c'est le corps du Christ dans les bras de Marie, offert à la postérité par Michel Ange, abandonné à la pesanteur de la mort et qui semble juste endormi et libéré des souffrances endurées. De même que dans leur regard si fixe, qui semble interroger le ciel et son infini, c'est celui du Christ qui m'interpelle, comme ses yeux le firent envers ce père tout-puissant et muet. Il émerge de ces êtres de fragilité comme une lumière venue du commun des racines de notre humanité. La vie est là, contenue et fragile mais elle est là, avec son lot de sensations et d'émotions. Je

vois la profondeur et la beauté, je vois le désespoir, je vois toute l'humanité... »
 Quand la grâce du handicap côtoie le sacré... L'adage populaire commande que nous n'ayons de grands malheurs que les nôtres. Croyance qui justifie tous les égoïsmes et toutes les expressions d'indifférence. Ainsi, tous les handicaps infligés à l'humanité produisent les mêmes effets qu'ils soient accidentels, génétiques, sociaux ou raciaux : l'isolement, l'exclusion, la méfiance et le non-regard. Quant aux fils de ces meurtris, contraints eux aussi au combat solitaire et solidaire comme aux compromis permanents avec un monde figé dans ses contradictions, ils devront mener un double duel : celui inhérent à leur propre vie et celui du choix entre l'éthique ou la fuite. C'est la marque de l'humanité si désespérante de lâcheté et si admirable quand elle se bat contre ses propres démons. Paulo Coelho l'a bien illustré dans le "*Manuel du guerrier de la Lumière*" :

*« Tout guerrier de la Lumière a eu peur de s'engager dans le combat.
 Tout guerrier de la Lumière a déjà perdu foi en l'avenir.
 Tout guerrier de la Lumière a douté d'être un guerrier de la Lumière.
 Tout guerrier de la Lumière a dit oui, quand il voulait dire non.
 Tout guerrier de la Lumière a blessé quelqu'un qu'il aimait.
 C'est pour cela qu'il est un guerrier de la Lumière,
 Parce qu'il est passé par toutes ces expériences
 Et n'a pas perdu l'espoir de devenir meilleur »⁸⁶.*

Au final, le handicap du père constitue un bel et conséquent héritage pour le fils, à condition que celui-ci ait la force, le courage, l'amour et la reconnaissance suffisante pour l'enrichir à son tour, en actes vertueux et en transmettre les fruits à ses héritiers et ses prochains. Il est tellement plus humain de pousser à deux le rocher de nos fortunes diverses sur le relief escarpé de nos vies jusqu'au sommet du bien suprême, pour le maintenir dans un équilibre, même précaire, sur la ligne de crête d'une éminence éthique dont chacun devrait respirer la vivifiante intensité.

⁸⁶. Paulo Coelho, *Manuel du guerrier de la lumière*, Poche, Paris, 1997, p. 45.

BIBLIOGRAPHIE

- Alain, *Eléments de philosophie*, Gallimard, collection Idées, Paris 2001
- Aristote, *Ethique à Nicomaque, Livre I*, Classiques de poche, La Flèche, 2007
- Bauby Jean Dominique, *Le scaphandre et le papillon*, Robert Laffont, Paris, 1997
- Coelho Paulo, *Manuel du guerrier de la lumière*, Poche, Paris, 1997,
- Corneille, *Le Cid*, Le Monologue de Rodrigue, Acte I, Scène 6, 1636
- Delassus Eric, « Bonheur et philosophie », *Cogitations*, Blog de l'auteur, 1995
- Déon Bessieres Danielle, *La déportation en héritage*, Anovi, Parçay, 2005.
- Derrida Jaques, *De la Grammatologie*, Minuit, Paris, 1969
- Descartes René, *Méditations métaphysiques*, classiques de poche, La Flèche, 2005
- Deschavane Eric et Tavoillot Pierre-Henri, *Philosophie des âges de la vie*, Grasset, Paris, 2002
- Epictète, *Manuel*, Mille et une nuits, Paris, 1995
- Epicure, *Lettre à Ménécée*, Hatier Poche, Paris, 2007
- Fiat Eric, *Master 1 : éthique médicale et hospitalière*, Cours 2008 / 2009
- Folscheid Dominique, *Master 1 : éthique médicale et hospitalière*, Cours 2008 / 2009
- Fournier Jean-Louis, *Où on va papa ?*, Stock, Paris, 2008
- Germain S., *Expressions de la compassion*, Études 2009/1
- Harding Douglas, *L'immensité intérieure*, L'originel, Paris, 2002
- Hillesum Etty, *Une vie bouleversée*, Points Seuil, 1995
- Jollien Alexandre, *Le métier d'homme*, Seuil, Paris
- Jonas Hans, *Le principe responsabilité*, Champ Flammarion, Paris, 1990, p. 168.
- Jung Carl G., *Dialectique du Moi et de l'inconscient*, Folio, Paris, 1986
- Kant Emanuel, *Critique de la raison pratique*, P.U.F., Paris, 2003
- Kant Emmanuel, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, Classiques de poche, Paris, 1993
- Kierkegaard Sören, *L'alternative*, Textes choisis, PUF, Paris, 1967
- Kipling Rudyard, *Tu seras un homme mon fils*, Mille et une nuits, 1998
- Klein Jean, *La conscience et le monde*, L'originel, Paris, 1992

- Klein Jean, *La Joie sans objet*, Mercure de France, Paris, 1977
- Kundera Milan, *L'insoutenable légèreté de l'être*, Folio, Paris, 1990
- La sagesse des anciens, Anthologie, Arléa, Paris, 2008
- Levinas Emmanuel, *Entre Nous*, Livre de poche, Paris, 1991
- Nietzsche Frédéric, *Généalogie de la morale*, Gallimard, Paris, 1985
- Nietzsche Frédéric, *Seconde considération intempestive*, Flammarion, Paris, 1998
- Popper Karl, *L'univers irrésolu, plaidoyer pour l'indéterminisme*, Hermann, 1984
- Ravaisson Félix, *De l'habitude*, Vrin, Paris, 2007
- Ravaisson Félix, Testament philosophique, Editions Boivin, 1933, Paris
- Raymond Didier et Pajak Frédéric, *Schopenhauer dans tous ses états*, Gallimard, 2009
- Saint Augustin, *Les confessions*, Livre XIII
- Sartre Jean-Paul, *L'Être et le néant*, Tel Gallimard, Paris, 1946
- Spinoza Baruch, *Lettre à G.H. Schuller in Œuvres*, Garnier Flammarion
- Tolle Eckart, *Le pouvoir du moment présent*, Ariane éditions, Outremont, 2005
- Tolle Eckhart, *La transformation de la conscience*, conférence de Hambourg, 2002
- Tournier Michel, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, Gallimard, Paris, 1972
- Weil Simone, *L'enracinement*, Gallimard, Paris, 1949
- Zielinski Agata, *La compassion, de l'affection à l'action*, Études 2009/1
- Zweig Stéphane, *Trois poètes de leur vie*, 1928, Philosophie et Spiritualité, Blog de S. Carfantan

Index Nominum

Alain, 13, 28, 32
Aristote, 8, 14, 25, 39, 59
Augustin, 36, 37

Bauby, 33
Bachelard, 16

Cicéron, 7
Coelho, 62
Comte-Sponville, 34
Corneille, 50

Delassus, 39
Déon Bessieres, 1
Derrida, 28
Descartes, 7, 11
Deschavane, 47

Epictète, 38, 53
Epicure, 37

Ferré, 19,
Fiat, 9, 16, 32, 34, 38
Folscheid, 3, 20, 34, 49
Fournier, 46

Germain, 27

Harding, 26
Hillesum, 28

Jaures, 19
Jollien, 22
Jonas, 56
Jung, 51
Juvénal, 49

Kant, 32, 44, 55
Kipling, 1
Kierkegaard, 57
Klein, 31, 58
Kundera, 27, 29

Levinas, 7

Marc Aurèle, 15

Nietzsche, 11, 18, 39, 52

Nougaro, 36

Obama, 22

Ovide, 7

Popper, 14

Ravaisson, 16, 31

Rousseau, 47, 48

Sartre, 10

Schopenhauer, 5, 23, 29, 41, 46, 56

Spinoza, 14

Tavoillot, 47

Tolle, 9, 43, 45

Tournier, 45

Weil, 21

Zielinski, 28

Zweig, 49

Index Rerum

- alatheia, 33
 alter-inégal, 9
 angoisse, 3, 9, 29, 37, 44, 45
 arétaïque, 38
 aristotélicien, 32, 58
 ascèse, 33
 asymétrie, 31
 ataraxique, 38
 athéiste, 9
 attonare, 39
 autrui, 9
- capabilité, 28
 chrétien, 6
 Christ, 6, 36, 60, 61
 Chrysippe, 54, 56
 cogito, 10, 45
 conatus, 22
 conversion, 34
 cosmos, 35
 cum-predere, 33, 58
- déterminisme, 12, 13, 19, 24, 38, 43, 59
 dé-visager, 29
 Dieu, 13, 37
- ego, 9, 30, 31, 43, 58
 en-visager, 29, 48
 épicurien, 37
 éthique, 3, 19, 20, 33, 38, 47, 60
 être-en-soi, 9
 être-pareil, 43
 être-pour-soi, 9
 existentiel, 21, 49, 54, 56, 59
- fellow sufferer, 45
- habitus, 32
 heideggérien, 12
 hétéronomie, 48, 53, 54
- infans, 45
- Korp, 57
- Leib, 57
 Loth, 51
- médiocrifie, 27
 moraline, 3, 56
 myste, 34
 Nirvâna, 41
 non-regard, 36, 61
- ontologie, 10
- Passion, 7
 phénoménologie, 28
 phusis, 21
 philo-praxis, 34
 phronésis, 39, 44
 presque-normalité, 21, 59
 prosopopée, 6
 prudence, 8, 18, 39
- re-connu, 33
 ressentiment, 6
 soci malorum, 45
 sur-prendre, 57
- théologique, 13
 tolérantisme, 3, 20, 49, 52
- virtualités, 45

La béquille de l'infirmes hante la pénombre de l'histoire de la cité, comme un sceptre de malheur, tenu à distance à la gaffe des regards agressifs et méfiants. Pourtant, attèle au poing, le handicapé peut se redresser pour accéder à un statut de « presque-normal ». Il bâtit alors son foyer à la règle de plomb et le consolide avec toute sa famille au ciment de la compassion, dans l'habitude et dans la juste mesure de l'harmonie.

Ainsi, à l'abri des déterminismes du monde du dehors, le fils porte lui aussi, la béquille tyrannique. Comment alors, forger la clef d'une vie aux feux communs des mortels, sous le fer disharmonieux du handicap paternel, entre les scories de la honte, de la souffrance et le souffle de la dignité, afin qu'il puisse ouvrir la porte de son existence d'homme libre et éclairé, sur le chemin du bonheur ?

Initié dès l'enfance à la réalité du handicap, éveillé à une rationalité née dans le silence, l'adolescent rebelle se heurte aux doutes et au désir d'autonomie. A l'âge adulte, celui des choix, il devra décider du sort de cet héritage, simple bout de bois dont l'essence a imprégné son histoire : l'abandonner ou l'enrichir à son tour, en actes vertueux et en transmettre les fruits à ses héritiers et ses prochains.